



LE LIVRE  
DES  
MILLE NUITS  
ET UNE NUIT

TRADUCTION LITTÉRALE ET COMPLÈTE DU TEXTE ARABE  
PAR LE DR J C MARDRUS

TOME VII

HISTOIRE PRODIGIEUSE DE LA VILLE D'AIRAIN — HISTOIRE D'IBN AL-MANSOUR AVEC LES DEUX ADOLESCENTES — HISTOIRE DE WARDAN LE BOUCHER AVEC LA FILLE DU VIZIR — HISTOIRE DE LA REINE YAMLIKA, PRINCESSE SOUTERRAINE — HISTOIRE DU BEL ADOLESCENT TRISTE — LE PARTERRE FLEURI DE L'ESPRIT ET LE JARDIN DE LA GALANTERIE — L'ÉTRANGE KHALIFAT



PARIS  
EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23 BOULEVARD DES ITALIENS 23

1901



A NOTRE  
HENRI DE RÉGNIER

J'ai longtemps animé avec mes flûtes justes

(LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS )

J C. M.



# LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

## HISTOIRE PRODIGIEUSE DE LA VILLE D'AIRAIN

LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT TRENTE-NEUVIÈME NUIT

Schahrazade dit

On raconte qu'il y avait sur le trône des khalifats Ommiades, à Damas, un roi — Allah seul est roi! — qui s'appelait Abdalmalek ben-Merwân. Il aimait souvent à s'entretenir, avec les sages de son royaume, de notre maître Soleimân ben-Daoud (sur lui la prière et la paix<sup>1</sup>), de ses vertus, de sa puissance et de son pouvoir illimité sur les fauves des solitudes, les éfrîts qui peuplent l'air, et les génies maritimes et souterrains.

Un jour que le khalifat, au récit qu'on lui faisait de vases de cuivre ancien dont le contenu était une étrange fumée noire aux formes diaboliques, s'éton-

nait à l'extrême et avait l'air de mettre en doute la réalité de faits si avérés, d'entre les assistants se leva Taleb ben-Sehl, le voyageur fameux, qui confirma le récit que l'on venait d'entendre, et ajouta « En effet, ô émir des Croyants, ces vases de cuivre ne sont autres que ceux où furent enfermés, dans les temps anciens, les génies rebelles aux ordres de Soleimân, et qui furent jetés, une fois scellés du sceau redoutable, au fond de la mer mugissante, aux confins du Maghreb, dans l'Afrique occidentale. La fumée qui s'en échappe est tout simplement l'âme condensée des éfrits, lesquels ne manquent pas de reprendre à l'air libre leur première forme formidable »

A ces paroles, la curiosité et l'étonnement du khalifat Abdalmalek augmentèrent considérablement, et il dit à Taleb ben-Sehl « O Taleb, je désire beaucoup voir l'un de ces vases de cuivre qui renferment les éfrits en fumée ! Crois-tu la chose possible ? Dans ce cas je suis prêt à aller moi-même faire les recherches nécessaires. Parle » Il répondit « O émir des Croyants, tu peux avoir cet objet ici même, sans te déplacer, et sans fatigues pour la personne vénérée. Tu n'as pour cela qu'à envoyer une lettre à l'émir Moussa, ton lieutenant au pays du Maghreb. Car la montagne au pied de laquelle se trouve la mer qui renferme ces vases est reliée au Maghreb par une langue de terre qu'on peut traverser à pied sec. L'émir Moussa, au reçu de la lettre, ne manquera pas d'exécuter les ordres de notre maître le khalifat ! »

Ces paroles eurent le don de convaincre Abdal-

malek qui, à l'instant, dit à Taleb : « Et qui mieux que toi, ô Taleb, est capable d'aller avec célérité au pays du Maghreb porter ma lettre à l'émir Moussa, mon lieutenant ? Je te donne tous pouvoirs de puiser à mon trésor ce que tu juges nécessaire pour les frais du voyage, et de prendre autant d'hommes qu'il t'en faut pour ta suite. Mais hâte-toi, ô Taleb ! » Et à l'heure même le khalifat écrivit une lettre de sa propre main à l'émir Moussa, la cacheta, et la remit à Taleb qui embrassa la terre entre ses mains et, une fois les préparatifs faits, partit en toute diligence pour le Maghreb, où, sans encombre, il arriva.

L'émir Moussa le reçut avec joie et avec tous les égards dus à l'envoyé de l'émir des Croyants, et Taleb lui remit la lettre, qu'il prit, et, après l'avoir parcourue et en avoir compris le sens, il la porta à ses lèvres, puis à son front, et dit : « J'écoute et j'obéis ! » Et aussitôt il fit mander auprès de lui le cheikh Abdossamad, homme qui avait parcouru toutes les régions habitables de la terre, et qui maintenant passait les jours de sa vieillesse à noter avec soin, pour les âges, ses connaissances acquises dans une vie de voyages sans répit. Et lorsque le cheikh arriva, l'émir Moussa le salua avec respect et lui dit : « O cheikh Abdossamad, voici que l'émir des Croyants m'envoie ses ordres pour que j'aille à la recherche des vases de cuivre ancien où furent enfermés les génies rebelles par notre maître Soleimân ben-Daoud. Ils gisent au fond d'une mer située au pied d'une montagne qui, paraît-il, se trouverait aux confins extrêmes du



Maghreb. Bien que je connaisse de longue date tout le pays, je n'ai jamais ouï parler de cette mer ni de la route qui y conduit, mais toi, ô cheikh Abdossamad qui as parcouru le monde entier, tu n'ignores sans doute pas l'existence de cette montagne et de cette mer-là ! »

Le cheikh réfléchit une heure de temps et répondit : « O émir Moussa ben-Nossair, cette montagne et cette mer ne sont pas inconnues à ma mémoire, mais jusqu'aujourd'hui je n'ai pu, malgré le désir, y aller moi-même le chemin qui y conduit est très difficile à cause du manque d'eau dans les citernes, et il faut bien deux ans et quelques mois pour y aller et davantage pour en revenir, si toutefois on peut revenir d'une contrée dont les habitants n'ont jamais donné un signe quelconque de leur existence et vivent dans une ville située, dit-on, au sommet même de la montagne en question, une ville où nul n'a pu encore pénétrer et qu'on nomme la Ville d'Aïraim ! »

Et, ayant dit ces paroles, le vieillard se tut, réfléchit encore un moment, et ajouta. « De plus je ne dois pas te cacher, ô émir Moussa, que cette route est semée de dangers et de choses pleines d'effroi, et qu'il y a un désert à traverser qui est peuplé par les éfrits et les génies, gardiens de ces terres vierges de pas humains depuis l'antiquité. Sache, en effet, ô Ben-Nossair, que ces contrées de l'extrême occident africain sont interdites aux fils des hommes, deux d'entre eux ont pu seuls les traverser, l'un est Soleimân ben-Daoud, et l'autre El-Iskandar aux Deux-Cornes. Et depuis ces époques abolies, le silence est devenu

le maître introublé de ces vastitudes désertées ! Si donc tu tiens, dédaigneux des obstacles mystérieux et des périls, à exécuter les ordres du khalifat et à tenter ce voyage dans un pays sans routes tracées, et sans autre guide que ton serviteur, fais charger mille chameaux d'outres remplies d'eau et mille autres chameaux de vivres et de provisions, prends le moins de gardes possible, car nul pouvoir humain ne nous préserverait de la colère des puissances ténébreuses dont nous allons violer les domaines, et il ne nous faut pas les indisposer par un déploiement d'armes menaçantes et vaines. Et lorsque tout sera prêt, fais ton testament, émir Moussa, et partons..

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTIEME NUIT

Elle dit

» . Et lorsque tout sera prêt, fais ton testament, émir Moussa, et partons ! »

A ces paroles, l'émir Moussa, gouverneur du Maghreb, après avoir invoqué le nom d'Allah, ne voulut pas avoir un moment d'hésitation. il rassembla les chefs de ses soldats et les principaux du royaume, testa devant eux tous et nomma comme son remplaçant son fils Haroun. Après quoi, il fit faire les pré-

paratifs en question, ne prit avec lui que quelques hommes choisis, et, accompagné du cheikh Abdossamad et de Taleb, l'envoyé du khalifat, il prit la route du désert, suivi de mille chameaux chargés d'eau et de mille autres chargés de vivres et de provisions.

La caravane marcha dans les solitudes plates pendant des jours et des mois, sans rencontrer sur sa route un être vivant dans ces immensités unies comme la mer lorsqu'elle est tranquille. Et le voyage continua de la sorte au milieu du silence infini, jusqu'à ce qu'un jour ils eussent aperçu au loin comme un nuage brillant, à ras de l'horizon, vers lequel ils se dirigèrent. Et ils reconnurent que c'était un édifice aux hautes murailles en acier chinois, et soutenu par quatre rangées de colonnes d'or de quatre mille pas de circonférence. Mais le dôme de ce palais était en plomb, et servait de reposoir à des milliers de corbeaux, seuls habitants visibles sous le ciel. Sur la grande muraille où s'ouvrait la porte principale en ébène massif lamé d'or, une plaque immense de métal rouge laissait lire sur sa table, tracés en caractères ioniens, ces mots que déchiffra le cheikh Abdossamad et qu'il traduisit à l'émir Moussa et à ses compagnons.

*Entie ici pour apprendre l'histoire de ceux qui furent les dominateurs!*

*Ils passèrent, tous ceux-là! Ils eurent à peine le temps de se reposer à l'ombre de mes tours*

*Ils furent dispersés, comme des ombres par la mort! Ils furent dissipés comme la paille au vent par la mort!*

L'émir Moussa fut excessivement ému en entendant ces paroles, que traduisait le vénérable Abdosamad, et murmura : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah ! » Puis il dit : « Entrons ! » et, suivi de ses compagnons, il franchit le seuil de la porte principale, et pénétra dans le palais.

Devant eux surgissait, au milieu du vol muet des grands oiseaux noirs, dans sa haute nudité de granit, une tour dont le sommet se perdait au regard, et au pied de laquelle s'alignaient en rond quatre rangées de cent sépulcres qui entouraient un monumental sarcophage de cristal poli autour duquel se lisait cette inscription, gravée en caractères ioniens, avec des lettres d'or rehaussées de pierreries :

*L'ivresse de la jouissance est passée comme le délire des fièvres*

*De combien d'événements n'ai-je pas été témoin ?*

*De quelle brillante renommée n'ai-je pas joui durant les jours de ma gloire ?*

*Combien de capitales n'ont-elles pas retenti du sabot sonore de mon cheval ?*

*Que de villes n'ai-je pas saccagées comme le simoun destructeur ? Que d'empires n'ai-je pas détruits comme le tonnerre ?*

*Que de potentats n'ai-je pas traînés derrière mon char ?*

*Que de lois n'ai-je pas dictées à l'univers ?*

*Et voici !*

*L'ivresse de ma jouissance est passée comme le délire de la fièvre, sans laisser plus de trace que l'écume sur le sable.*

*La mort m'a surpris sans que ma puissance l'ait repoussée, sans que mes armées ni mes courtisans aient pu me défendre contre elle !*

*Ecoute donc, voyageur, les paroles que jamais mes lèvres ne prononcèrent de mon vivant .*

*Conserve ton âme ! Jouis en paix du calme de la vie, de la beauté calme de la vie ! Demain la mort t'enlèvera !*

*Demain la terre répondra à ceux qui t'appelleront « Il est mort ! Jamais mon sein jaloux ne rend ceux qu'il enferme pour l'éternité ! »*

En entendant ces paroles, que traduisait le cheikh Abdossamad, l'émir Moussa et ses compagnons ne purent s'empêcher de pleurer. Et ils restèrent longtemps debout devant le sarcophage et les sépulcres, en se répétant les paroles funebres. Puis ils se dirigèrent vers la tour qui était fermée par une porte à deux battants d'ébène, sur laquelle cette inscription se lisait, également gravée en caractères ioniens rehaussés de pierreries .

*Au nom de l'Eternel, de l'Immuable,*

*Au nom du Maître de la force et de la puissance !*

*Apprends, voyageur qui parcoures ces lieux, à ne point t'enorgueillir des apparences ! Leur éclat est trompeur*

*Apprends par mon exemple à ne point te laisser éblouir par les illusions ! Elles te précipiteraient dans l'abîme !*

*Je te parlerai de ma puissance !*

*J'avais dix mille coursiers généreux dans mes écuries, soignés par les rois captifs de mes armes.*

*J'avais dans mes appartements privés, comme concubines, mille vierges issues du sang des rois, et mille autres vierges choisies parmi celles dont les seins sont glorieux et dont la beauté fait pâlir l'éclat de la lune.*

*Mes épouses me donnèrent, pour postérité, mille princes royaux, courageux comme des lions*

*Je possédais d'immenses trésors ; et sous ma domination se courbèrent les peuples et les rois, depuis l'Orient jusqu'aux extrêmes limites de l'Occident, subjugués par mes armées indomptables*

*Et je croyais éternelle ma puissance, et assise pour les siècles la durée de ma vie, quand soudain la voix se fit entendre qui m'annonçait les irrévocables décrets de Celui qui ne meurt pas !*

*Alors je réfléchis sur ma destinée !*

*Je rassemblai mes cavaliers et mes fantassins par milliers, armés de leurs lances et de leurs glaives.*

*-Et je rassemblai les rois, mes tributaires, et les chefs de mon empire et les chefs de mes armées*

*Et devant eux tous, je fis apporter mes cassettes et les coffres de mes trésors, et à tous ceux-là je dis :*

*« Ces richesses, ces quintaux d'or et d'argent, je vous les donne si vous prolongez d'un jour seulement ma vie sur la terre ! »*

*Mais ils tinrent leurs yeux baissés, et gardèrent le silence. Alors moi je mourus ! Et mon palais devint l'asile de la mort*

*-Si tu veux savoir mon nom, je m'appelais Kousch ben-Scheddad ben-Aâd le Grand !*

En entendant ces sublimes vérités, l'émir Moussa et ses compagnons éclatèrent en sanglots et pleurèrent longuement. Après quoi ils pénétrèrent dans la tour, et se mirent à parcourir d'immenses salles, habitées par le vide et le silence. Ils finirent de la sorte par arriver dans une chambre, plus grande que les autres, à la voûte arrondie en dôme, et qui, seule dans la tour, contenait un meuble. C'était une colossale table en bois de sandal, ciselée merveilleusement, et sur laquelle se détachait cette inscription en beaux caractères semblables aux précédents :

*Autrefois, à cette table, s'asseyaient mille rois borgnes et mille rois qui avaient de bons yeux. Maintenant dans la tombe ils sont également aveugles !*

L'étonnement de l'émir Monssa ne fit qu'augmenter devant ce mystère, et, ne pouvant en avoir la solution, il transcrivit ces paroles sur ses parchemins ; puis il sortit du palais, ému à l'extrême, et reprit, avec ses compagnons, la route de la Ville d'Aïrain.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

M AIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit .

. et reprit, avec ses compagnons, la route de la Ville d'Aïrain

Ils marchèrent durant le premier, le second et le troisième jour, jusqu'au soir. Alors ils virent leur apparaître, dressée sur un haut piédestal, découpée par les rayons du soleil rouge au couchant, une silhouette de cavalier immobile brandissant une lance au large fer qui semblait être une flamme embrasée, de la couleur même de l'astre en feu à l'horizon.

Lorsqu'ils furent tout proches de cette apparition, ils reconnurent que le cavalier et son cheval et le piédestal étaient d'airain, et que sur le fer de lance, du côté éclairé par les derniers rayons de l'astre, ces mots étaient gravés en caractères de feu :

*Audacieux voyageurs qui avez pu arriver jusqu'aux terres interdites, maintenant vous ne saurez retourner sur vos pas !*

*Si le chemin de la Ville vous est inconnu, faites-moi, par l'effort de vos bras, mouvoir sur mon piédestal et dirigez-vous du côté où, en m'arrêtant, je resterai le visage tourné .*

Alors l'émir Moussa s'approcha du cavalier et le poussa de la main. Et aussitôt, avec la rapidité de l'éclair, le cavalier tourna sur lui-même et s'arrêta le visage vers une direction tout opposée à celle qui avait été suivie par les voyageurs. Et le cheikh Abdossamad reconnut qu'en effet il s'était trompé, et que la direction nouvelle était la bonne.

Aussitôt la caravane, revenant sur ses pas, s'engagea dans cette nouvelle voie, et continua de la sorte le voyage, durant des jours et des jours, jus-



qu'à ce qu'elle fût arrivée à une tombée de nuit, devant une colonne de pierre noire à laquelle était enchaîné un être étrange dont on ne voyait émerger que la moitié du corps, l'autre moitié étant enfoncée profondément dans le sol. Ce tronc qui sortait de terre semblait quelque enfantement monstrueux poussé là par la force des puissances infernales. Il était noir et grand comme le tronc d'un vieux palmier déchu dépouillé de ses palmes. Il avait deux énormes ailes noires et quatre mains dont deux étaient semblables aux pattes griffues des lions. Une chevelure hérissée en crins rudes de queue d'onagre se mouvait sauvagement sur son crâne épouvantable. Sous les arcades orbitaires deux yeux rouges flambaient, tandis que le front aux doubles cornes de bœuf était troué d'un oeil unique qui béait immobile et fixe en lançant des lueurs vertes comme l'œil des tigres et des pantheres.

À la vue des voyageurs, le tronc agita les bras en faisant des cris effroyables et des mouvements désespérés comme pour briser les chaînes qui l'attachaient à la colonne noire. Et la caravane prise d'une terreur extrême se figea sur place, n'ayant la force ni d'avancer ni de reculer.

Alors l'émir Moussa se tourna vers le cheikh Abdossamad et lui demanda : « Peux-tu, ô vénérable, nous dire ce que peut bien être cela ? » Le cheikh répondit : « Par Allah ! ô émir, cela dépasse mon entendement ! » Et l'émir Moussa dit : « Alors avance plus près et interroge-le ! Peut-être nous éclairera-t-il lui-même ! » Et le cheikh Abdossamad ne voulut point montrer d'hésitation : il s'appro-

cha du monstre, auquel il cria : « Au nom du Maître qui tient sous sa main les empires du Visible et de l'Invisible, je t'adjure de me répondre ! Dis-moi qui tu es, depuis quand tu es là et la cause qui te valut un si étrange châtement ! »

Alors le tronc aboya. Et voici les paroles qu'entendirent l'émir Moussa, le cheikh Abdossamad et leurs compagnons

« Je suis un éfrit de la postérité d'Eblis, père des genn. Je m'appelle Daësch ben-Alaëmasch. Ici je suis enchaîné par la Force Invisible jusqu'à l'extinction des siècles.

» Autrefois, dans ce pays gouverné par le roi de la Mer, il y avait, comme protectrice de la Ville d'Airain, une idole d'agate rouge dont j'étais le gardien à la fois et l'habitant. J'avais, en effet, élu domicile dans son intérieur, et de tous les pays on venait en foule consulter le sort par mon entremise et écouter les oracles que je rendais et mes prédictions augurales.

» Le roi de la Mer, dont j'étais moi-même le vassal, avait sous son commandement suprême toute l'armée des génies rebelles aux ordres de Soleimân ben-Daoud, et il m'avait nommé le chef de cette armée pour le cas où éclaterait une guerre entre lui et ce maître redoutable des génies. Et cette guerre ne tarda pas, en effet, à éclater.

» Le roi de la mer avait une fille d'une beauté dont le renom était parvenu jusqu'aux oreilles de Soleimân. Celui-ci, désireux de l'avoir au nombre de ses épouses, dépêcha un envoyé au roi de la Mer

pour la lui demander en mariage, en même temps qu'il lui enjoignait de briser la statue d'agate et de reconnaître qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah et que Soleimân est le prophète d'Allah ! Et il le menaçait de son courroux et de sa vengeance si l'on ne se soumettait immédiatement à ses desirs.

» Alors le roi de la Mer rassembla ses vizirs et les chefs des gémis et leur dit : « Voici que Soleimân me menace de toutes sortes de calamités pour m'obliger à lui donner ma fille et à briser la statue qui sert d'habitation à votre chef Daïsch ben-Alacmasch. Que pensez-vous de ces menaces ? Dois-je m'incliner ou résister ? »

» Les vizirs répondirent : « Et qu'as-tu, ô notre roi, à redouter de la puissance de Soleimân ? Nos forces sont au moins aussi redoutables que les siennes. Et celles-ci, nous saurons bien les avanta-ger ! » Puis ils se tournèrent vers moi et me demandèrent mon avis. Alors, moi je dis : « Notre seule réponse à Soleimân est de donner la bastonnade à son envoyé ! » Cela fut exécuté sur le champ. Et nous dîmes à cet envoyé : « Retourne maintenant instruire ton maître de l'aventure ! »

» Lorsque Soleimân eut appris le traitement infligé à son envoyé, il fut à la limite de l'indignation, et rassembla aussitôt toutes ses forces disponibles en génies, hommes, oiseaux et animaux. Il confia à Assaf ben-Barkhia le commandement des guerriers hommes, et à Domriat, roi des éfrits, le commandement de toute l'armée des génies au nombre de soixante millions, et celui des animaux et des oiseaux de proie, rassemblés de tous les points de l'univers.

et des îles et des mers de la terre Cela fait, Soleimân vint, à la tête de cette armée formidable, envahir le pays du roi de la Mer, mon suzerain Et dès son arrivée il rangea son armée en ordre de bataille.

» Il commença par placer sur les deux ailes les animaux, par rangs alignés de quatre, et posta dans les airs les grands oiseaux de proie destinés à servir de sentinelles pour l'aviser de nos mouvements et à fondre soudain sur les guerriers pour leur crever et leur arracher les yeux Il composa l'avant-garde avec l'armée des hommes et l'arrière-garde avec l'armée des génies, et il plaça à sa droite son vizir Assaf ben-Barkhia et à sa gauche Domriat, roi des éfrits de l'air. Lui-même demeura au centre, assis sur un trône de porphyre et d'or, porté par quatre éléphants formant carré Et il donna alors le signal de la bataille

» Aussitôt une clameur se fit entendre, grandissante avec la course au galop et le vol tumultueux des génies, des hommes, des oiseaux de proie et des fauves de guerre ; et l'écorce de la terre résonnait sous la formidable poussée des pas, tandis que l'air retentissait des battements de millions d'ailes et des huées et des cris et des rugissements

» Moi, de mon côté, j'eus le commandement de l'avant-garde de l'armée des génies soumis au roi de la Mer Je donnai le signal à mes troupes, et à leur tête je me précipitai sur le corps des génies ennemis commandé par le roi Domriat

— A ce moment de sa narration, Schahrazâde vit apparaître le matin et se tut discrettement

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-DEUXIÈME NUIT

Elle dit .

» Je donnai le signal à mes troupes, et à leur tête je me précipitai sur le corps des génies ennemis commandé par le roi Domriat. Et moi-même je cherchais à attaquer le chef des adversaires, quand je le vis soudain se muer en une montagne enflammée qui se mit à vomir le feu par torrents, en s'efforçant de m'accabler et de m'étouffer sous les débris lancés qui retombaient de notre côté en nappes embrasées. Moi, longtemps, stimulant les miens, je me défendis et j'attaquai avec acharnement ; et ce ne fut que lorsque je vis bien que le nombre de mes ennemis allait indubitablement m'écraser que je donnai le signal de la retraite et que je me retirai en m'enfuyant à tue d'aile à travers les airs. Mais nous fûmes sur l'ordre de Soleïmân, poursuivis et de tous les côtés à la fois environnés par nos adversaires, génies, hommes, animaux et oiseaux : et nous fûmes les uns anéantis, les autres écrasés sous les pieds des quadrupèdes, et d'autres précipités du haut des airs, les yeux crevés et les chairs en lambeaux. Moi-même je fus atteint dans ma fuite qui dura trois mois. Alors, pris et garrotté, je fus condamné à être attaché à cette colonne noire jusqu'à l'extinction des âges, tandis que tous

les génies à mes ordres étaient faits prisonniers, transformés en fumée et enfermés dans des vases de cuivre qui, scellés du sceau de Soleimân, furent précipités au fond de la mer où baignent les murailles de la Ville d'Airain !

» Quant aux hommes qui habitaient ce pays, je ne sais exactement ce qu'ils sont devenus, enchaîné que je suis depuis la ruine de notre pouvoir. Mais, si vous allez à la Ville d'Airain, peut-être verrez-vous leurs traces et apprendrez-vous leur histoire ! »

Lorsque le tronc eut fini de parler, il se mit à s'agiter éperdument comme pour essayer de se désenchaîner de la colonne. Et l'émir Moussa et ses compagnons, craignant qu'il ne parvînt à se mettre en liberté ou à les obliger à seconder ses efforts, ne voulurent point stationner davantage et se hâtèrent de continuer leur route vers la Ville dont ils voyaient déjà au loin se profiler dans le rouge du soir les tours et les murailles.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une légère distance de la Ville, comme la nuit tombait et que les choses d'alentour prenaient un aspect hostile, ils préférèrent attendre le matin pour s'approcher des portes, et ils dressèrent les tentes pour passer la nuit, harassés qu'ils étaient des fatigues du voyage.

A peine l'aube première eut-elle commencé à éclaircir les sommets des montagnes à l'orient, l'émir Moussa réveilla ses compagnons et se mit en route avec eux pour arriver à l'une des portes d'entrée. Alors, devant eux ils virent, dans la clarté matinale, se dresser, formidables, des murailles d'airain, si

lisses qu'on les eût dites sorties toutes neuves du moule où elles avaient été coulées. Leur hauteur était telle qu'elles semblaient former le premier plan des monts gigantesques qui les entomaient et dans les flancs desquels elles semblaient s'incruster, taillées à même quelque métal originel.

Lorsqu'ils purent sortir de la surprise immobile où les avait cloués ce spectacle, ils cherchèrent des yeux une porte par où entrer dans la Ville. Mais ils n'en trouvèrent point. Alors ils se mirent à marcher, en longeant les murailles, espérant toujours trouver l'entrée. Mais ils ne virent point d'entrée. Et ils continuèrent à marcher encore des heures sans voir ni porte ni brèche quelconque, ni personne qui se dirigeât vers la Ville ou en sortit. Et malgré l'heure déjà avancée du jour, ils n'entendaient aucun bruit pas plus au dedans qu'au dehors des murs, et ils ne remarquaient aucun mouvement pas plus sur les sommets des murs qu'à leur pied. Mais l'émir Moussa, sans perdre espoir, encouragea ses compagnons à marcher encore, et ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, et toujours ils voyaient se déployer devant eux la ligne inflexible des murailles d'airain, qui suivaient les mouvements du sol, les vallées et les côtes et semblaient surgir du sein même de la terre.

Alors l'émir Moussa ordonna à ses compagnons de s'arrêter pour le repos et la nourriture. Et lui-même s'assit quelque temps pour réfléchir à la situation.

Lorsqu'il se fut reposé, il dit à ses compagnons de rester là à veiller sur le campement jusqu'à son retour et, suivi du cheikh Abdossamad et de Taleb ben-Sehl, il fit avec eux l'ascension d'une haute mon-

tagne, dans le dessein d'inspecter les environs et de reconnaître cette Ville qui ne voulait pas se laisser violer par les tentatives des humains

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-TROISIEME NUIT

Elle dit

... cette Ville qui ne voulait pas se laisser violer par les tentatives des humains.

D'abord ils ne purent rien distinguer dans les ténèbres, car la nuit avait déjà épaissi les ombres sur la plaine, mais soudain la lueur à l'orient se fit plus vive, et sur le sommet de la montagne la lune magnifique s'élança et d'un clignement de ses yeux illumina le ciel et la terre. Et à leurs pieds un spectacle se déroula qui les fit s'arrêter de respirer

Ils dominaient une ville de songe

Sous la nappe blanche qui tombait de haut, aussi loin que pouvait s'étendre le regard vers des horizons noyés dans la nuit, des dômes de palais, des terrasses de maisons, de calmes jardins s'étagaient dans l'enceinte d'airain et des canaux illuminés par l'astre se promenaient en mille circuits clairs dans le sombre des massifs, tandis que, tout au bout, une mer de métal contenait dans son sein froid les feux



du ciel réfléchi : ce qui faisait que l'airain des murailles, les pierreries allumées des dômes, les terrasses candides, les canaux et toute la mer, ainsi que les ombres projetées vers l'occident, se mariaient sous la brise nocturne et la lune magique.

Cependant cette vastitude était ensevelie dans le silence universel comme dans un tombeau. Nulle vie humaine ne se laissait soupçonner là-dedans. Mais de hautes figures d'airain, chacune sur quelque socle monumental, mais de grands cavaliers taillés dans le marbre, mais des animaux ailés au vol sans vertu, se profilaient dans un même geste figé et dans le ciel, à ras des édifices, tournoyaient, seuls êtres mobiles sur cette immobilité, d'immenses vampires par milliers, tandis que, trouvant le silence étale, d'invisibles hiboux jetaient leurs lamentations et leurs appels funebres sur les palais morts et les terrasses endormies.

Lorsque l'émir Moussa et ses deux compagnons eurent rempli leurs yeux de ce spectacle étrange, ils descendirent de la montagne en s'étonnant à l'extrême de n'avoir pas aperçu, dans cette ville immense, trace de quelque être humain vivant. Et ils arrivèrent au pied des murs d'airain dans un endroit où ils virent quatre inscriptions gravées en caractères ioniens, et que le cheikh Abdossamad déchiffra aussitôt et traduisit à l'émir Moussa.

La première inscription disait :

*O fils des hommes ! que tes calculs sont vains ! La mort est proche. Ne compte pas sur l'avenir. Il est un Maître de l'Univers qui disperse les nations et les rois.*

*mées, et de leurs palais aux vastes magnificences précipite les rois dans l'étroite demeure du tombeau Et leur âme réveillée dans l'égalité de la terre les voit réduits en amas de cendre et de poussière.*

A ces paroles, l'émir Moussa s'écria « O sublimes vérités ! O réveil de l'âme dans l'égalité de la terre ! Que tout cela est frappant ! » Et il transcrivit aussitôt ces paroles sur ses parchemins Mais déjà le cheikh traduisait la seconde inscription, qui disait :

*O fils des hommes ! pourquoi t'aveugles-tu de tes propres mains ? Comment peux-tu mettre ta confiance dans un monde vain ? Ne sais-tu pas que c'est un séjour passager, une demeure transitoire ? Dis ! Où sont les rois qui jetèrent les fondements des empires ? Où sont les conquérants, les maîtres de l'Irak, d'Is-pahân et du Khorassân ? Ils ont passé comme s'ils n'avaient jamais été !*

L'émir Moussa transcrivit également cette inscription, et, fort ému, écouta le cheikh qui traduisait la troisième :

*O fils des hommes, voici que les jours s'écoulent, et tu vois ta vie avec indifférence marcher vers le terme final. Songe au jour du Jugement devant le Seigneur, ton maître Où sont les souverains de l'Inde, de la Chine, de Sina et de Nubie ? Le souffle implacable de la mort les a renversés dans le néant !*

Et l'émir Moussa s'écria . « Où sont les souverains

de Sina et de Nubie ? Renversés dans le néant ! » Or la quatrième inscription disait :

*O fils des hommes ! Tu notes ton âme dans les plaisirs, et tu ne vois pas sur tes épaules la mort cramponnée qui suit les mouvements ! Le monde est comme la toile de l'araignée, et derrière cette fragilité te guette le néant ! Où sont les hommes aux vastes espérances et leurs projets éphémères ? Ils ont échange contre la tombe les palais où maintenant habitent les hiboux !*

L'émir Moussa ne put alors contenir son émotion et se mit à pleurer longtemps, les tempes dans les mains, et il se disait : « O mystère de la naissance et de la mort ! Pourquoi naître s'il faut mourir ? Pourquoi vivre si la mort donne l'oubli de la vie ? Mais Allah seul connaît les destinées, et notre devoir est de nous incliner dans l'obéissance muette ! » Ces réflexions faites, il reprit avec ses compagnons la route du campement, et ordonna à ses hommes de se mettre sur-le-champ à l'ouvrage pour construire, avec du bois et des branchages, une échelle longue et solide qui leur permît d'atteindre le haut des murs, pour de là essayer de descendre dans cette ville sans portes.

Aussitôt les hommes se mirent à la recherche de bois et de grosses branches sèches, les raboterent le mieux qu'ils purent avec leurs sabres et leurs couteaux, les lièrent entre elles avec leurs turbans, leurs ceintures, les cordes des chameaux, les sangles et les cuirs des harnachements, et réussirent à cons-

truire une échelle assez haute pour atteindre au faite des murailles. Ils la portèrent alors à l'endroit le plus propice, la soutinrent de tous côtés avec de grosses pierres, et, en invoquant le nom d'Allah, commencèrent à y grimper lentement...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit .

.. commencèrent à y grimper lentement, l'émir Moussa en tête. Mais quelques-uns restèrent au bas des murs, pour surveiller le campement et les environs.

L'émir Moussa et ses compagnons se mirent à marcher sur les murs pendant quelque temps, et finirent par arriver devant deux tours reliées entre elles par une porte d'airain dont les deux battants étaient fermés et joints d'une façon si parfaite qu'on n'aurait pu introduire la pointe d'une aiguille dans leur interstice. Sur cette porte était gravée l'image en relief d'un cavalier d'or qui avait le bras tendu et la main ouverte ; et sur la paume de cette main des caractères ioniens étaient tracés, que le cheikh Abdossamad déchiffra aussitôt et traduisit ainsi :

« Frotte douze fois le clou qui est dans mon nombril »

Alors l'émir Moussa, bien que fort surpris de ces paroles, s'approcha du cavalier et remarqua qu'en effet un clou d'or se trouvait enfoncé juste au milieu de son nombril. Il tendit la main et frotta ce clou douze fois. Et au douzième frottement les deux battants s'ouvrirent dans toute leur largeur sur un escalier de granit rouge qui s'enfonçait en tournant. Aussitôt l'émir Moussa et ses compagnons descendirent les marches de cet escalier qui les conduisit au centre d'une salle donnant de plain-pied sur une rue où stationnaient des gardes armés d'arcs et de glaives. Et l'émir Moussa dit : « Allons à eux pour leur parler avant qu'ils ne nous inquiètent ! »

Ils s'approchèrent donc de ces gardes dont les uns étaient debout le bouclier au bras et le sabre nu, et les autres assis ou étendus, et l'émir Moussa se tournant vers celui qui avait l'air d'être leur chef lui souhaita la paix avec affabilité ; mais l'homme ne bougea pas et ne lui rendit pas le salam, et les autres gardes restèrent également immobiles et les yeux fixes, ne prêtant pas plus attention aux nouveaux venus que s'ils ne les voyaient pas.

Alors l'émir Moussa, voyant que ces gardes ne comprenaient pas l'arabe, dit au cheikh Abdossamad : « O cheikh, adresse-leur la parole dans toutes les langues que tu connais ! » Et le cheikh commença à leur parler d'abord en langue grecque, puis, voyant l'inanité de sa tentative, il leur parla en indien, en hébreu, en persan, en éthiopien et en soudanais, mais nul d'entre eux ne comprit un mot

de ces langues et ne fit un geste quelconque d'intelligence. Alors l'émir Moussa dit. « O cheikh, des gardes sont peut-être offensés de ce que tu ne leur ébauches pas le salut de leur pays. Il te faut donc leur faire des salams gesticulés selon tous les pays que tu connais ? » Et le vénérable Abdossamad exécuta à l'instant tous les gestes des salams usités chez les peuples de toutes les contrées qu'il avait parcourues. Mais aucun des gardes ne bougea, et chacun resta immobilisé dans la même attitude qu'au commencement.

À cette vue, l'émir Moussa, à la limite de l'étonnement, ne voulut pas davantage insister, il dit à ses compagnons de le suivre et continua sa route, ne sachant à quelle cause attribuer un tel mutisme. Et le cheikh Abdossamad se disait : « Par Allah ! jamais, dans mes voyages, je n'ai vu une chose si extraordinaire ! »

Ils continuèrent à marcher de la sorte jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'entrée du souk. Ils trouvèrent les portes ouvertes et pénétrèrent à l'intérieur. Le souk était rempli de gens qui vendaient et achetaient ; et les devantures des boutiques étaient merveilleusement garnies de marchandises. Mais l'émir Moussa et ses compagnons remarquèrent que tous les acheteurs et vendeurs, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans le souk, s'étaient, comme d'un commun accord, arrêtés dans leurs gestes et leurs mouvements dès qu'ils les eurent aperçus, et l'on eût dit qu'ils n'attendaient que le départ des étrangers pour reprendre leurs occupations habituelles. Pourtant ils semblaient ne faire aucune

attention à leur présence, et se contentaient d'exprimer leur mécontentement de cette intrusion par le mépris et la négligence. Et, pour donner plus de signification encore à cette attitude dédaigneuse, un silence général se faisait sur leur passage, de façon que l'on entendait dans l'immense souk voilé résonner leurs pas de marcheurs solitaires au milieu de l'immobilité d'alentour. Et ils parcoururent de la sorte, ne rencontrant nulle part ni geste bienveillant ou hostile ni sourire de bienvenue ou de moquerie, le souk des bijoutiers, le souk des soieries, le souk des selliers, le souk des marchands de drap, celui des savetiers, et le souk des marchands d'épices et d'aromates.

Lorsqu'ils eurent traversé le souk des aromates, ils débouchèrent soudain sur une place immense où le soleil mettait une clarté d'autant plus éblouissante que les souks avaient une lumière tamisée qui avait habitué les regards à sa douceur. Et tout au fond, entre des colonnes d'airain d'une hauteur prodigieuse qui servaient de piédestaux à de grands animaux d'or aux ailes éployées, se dressait un palais de marbre flanqué de tours d'airain, et gardé par une ceinture d'hommes armés et immobiles dont les lances et les glaives flambaient sans se consumer. Une porte d'or donnait accès à ce palais où l'émir Moussa pénétra, suivi de ses compagnons.

Ils virent d'abord, courant tout le long de l'édifice et limitant une cour aux bassins de marbres de couleur, une galerie supportée par des colonnes de porphyre, et cette galerie servait de réserve d'armes, car on y voyait partout, suspendues aux colonnes,

aux murs, et au plafond, d'admirables armes, merveilles enrichies d'incrustations précieuses, et provenant de tous les pays de la terre. Tout autour de cette galerie ajourée étaient adossés des bancs d'ébène d'un travail merveilleux, niellés d'argent et d'or, et où étaient assis ou couchés des guerriers, vêtus de leurs costumes de parade, qui ne firent aucun mouvement, soit pour barrer la route aux visiteurs soit pour les inviter à continuer leur promenade étonnée . . .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS-CENT QUARANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

„ soit pour barrer la route aux visiteurs, soit pour les inviter à continuer leur promenade étonnée

Ils suivirent donc cette galerie, dont la partie supérieure était ornée d'une corniche fort belle, et où ils virent, gravée en lettres d'or sur un fond d'azur, une inscription en langue ionienne qui contenait des préceptes sublimes dont voici la traduction fidèle faite par le cheikh Abdossamad :

*Au nom de l'Immuable, Souverain des destinées !  
O fils des hommes, tourne la tête et tu verras la mort*



*prête à foudre sur ton âme ! Où est Adam, père des humains ? Où est Noûh et sa descendance ? Ou est Nemrond le redoutable ? Où sont les rois, les conquérants, les Khosroès, les Arsurs, les Pharaons, les empereurs de l'Inde et de l'Irak, les maîtres de la Perse et ceux de l'Arabie, et Iskander aux Deux-Cornes ? Où sont les souverains de la terre, Hamoun et Karoun, et Scheddad fils d'Aïd et tous ceux de la postérité de Kanaân ? Par ordre de l'Eternel ils ont quitté la terre pour aller rendre compte de leurs actions au jour de la Retribution*

*O fils des hommes ! ne t'abandonne pas au monde et à ses plaisirs ! Crains le Seigneur et sois-le d'un cœur pieux ! Crains la mort ! La peur envers le Seigneur et la crainte de la mort sont la base de toute sagesse ! De la sorte tu moissonneras de belles actions qui te parfumeront pour le jour terrible du Jugement !*

Lorsqu'ils eurent écrit sur les parchemins cette inscription qui les émut beaucoup, ils franchirent une grande porte qui s'ouvrait au milieu de la galerie, et entrèrent dans une salle au centre de laquelle était un beau bassin de marbre transparent d'où s'élançait un jet d'eau. Au-dessus de ce bassin se déployait, formant un plafond agréablement colorié, un pavillon en étoffes de soie et d'or aux teintes diverses et mariées entre elles avec un art parfait. L'eau, pour arriver dans ce bassin, suivait quatre canaux tracés dans le sol de la salle en contours charmants et chaque canal avait un lit d'une couleur particulière. le premier canal avait un lit de porphyre rose, le second, de topazes, le troisième, d'émeraudes,

et le quatrième, de turquoises ; si bien que l'eau se teintait, selon son lit et, frappée par la lumière atténuée filtrant des soieries du haut, projetait sur les objets d'alentour et les murs de marbre une douceur de paysage marin.

De là ils franchirent une seconde porte et entrèrent dans une seconde salle. Ils la trouvèrent remplie de monnaies anciennes d'or et d'argent, de colliers, de bijoux, de perles, de rubis et de toutes les pierreries. Et tout cela formait de tels amoncellements que l'on pouvait à peine circuler et traverser cette salle pour pénétrer dans une troisième.

Celle-ci était remplie d'armures en métaux précieux, de boucliers d'or enrichis de pierreries, de casques anciens, de sabres de l'Inde, de lances, de javelots et de cuirasses du temps de Daoud et de Soleimân ; et ces armes étaient toutes dans un état tel de conservation qu'on les eût dites sorties la veille des mains qui les avaient fabriquées.

Ils entrèrent ensuite dans une quatrième salle, occupée entièrement par des armoires et des étagères en bois précieux où, en bon ordre, étaient rangés de riches habits, des robes somptueuses, des étoffes de prix et des brocards admirablement ouvragés. De là ils se dirigèrent vers une porte qui, ouverte, leur livra l'accès d'une cinquième salle.

Elle ne contenait, du sol au plafond, rien que des vases et des objets destinés aux boissons, aux mets et aux ablutions : des vases d'or et d'argent, des bassins en cristal de roche, des coupes de pierres précieuses, des plateaux en jade ou en agate de diverses couleurs.

Lorsqu'ils eurent admiré tout cela, ils songeaient à revenir sur leurs pas, quand ils furent tentés de relever un immense rideau de soie et d'or qui couvrait l'un des murs de la salle. Et ils virent derrière ce rideau une grande porte ouvragée de fines marqueteries d'ivoire et d'ébène et fermée par des verrous massifs d'argent sans aucune trace de trou pour y adapter une clef. Aussi le cheikh Abdossamad se mit-il à étudier le mécanisme de ces verrous et finit-il par trouver un ressort caché qui céda à ses efforts. Aussitôt la porte tourna d'elle-même et donna libre accès aux voyageurs dans une salle miraculeuse creusée entièrement en dôme dans un marbre si poli qu'il semblait être un miroir d'acier. Des fenêtres de cette salle filtraient, à travers des treillis d'émeraudes et de diamants, une clarté qui nimbait les objets d'une splendeur inouïe. Au centre se dressait, soutenu par des pilastres d'or sur chacun desquels se tenait un oiseau au plumage d'émeraude et au bec de rubis, une sorte d'oratoire tendu d'étoffes de soie et d'or qui venait lentement, par une suite de degrés d'ivoire, prendre contact avec le sol où un magnifique tapis aux couleurs glorieuses, à la laine savante, fleurissait de ses fleurs sans odeur, de son gazon sans sève, et vivait de toute la vie artificielle de ses forêts pleines d'oiseaux et d'animaux saisis dans leur exacte beauté de nature et leurs rigoureuses lignes.

L'émir Moussa et ses compagnons montèrent les degrés de cet oratoire et, arrivés sur la plate-forme, ils s'arrêtèrent dans une surprise qui les cloua muets. Sous un dais de velours piqué de gemmes et de dia-

mants, sur un large lit de tapis de soie superposés reposait une adolescente au teint éblouissant, aux paupières alanguies de sommeil sous leurs longs cils recourbés, et dont la beauté se rehaussait du calme admirable de ses traits, de la couronne d'or qui retenait sa chevelure, du diadème de pierreries qui étoilait son front et du collier humide de perles qui caressaient de leur chair sa peau dorée. À droite et à gauche du lit se tenaient deux esclaves, dont l'un était blanc et l'autre noir, armés d'un glaive nu et d'une pique d'acier. Au pied du lit, il y avait une table de marbre sur laquelle ces paroles étaient gravées :

*Je suis la vierge Tadmor, fille du roi des Amalécites. Cette ville est ma ville ! Toi qui as pu pénétrer jusqu'ici, voyageur, tu peux emporter tout ce qui plaît à ton désir. Mais prends garde d'oser, attiré par mes charmes et la volupté, porter sur moi une main violatrice !*

Lorsque l'émir Moussa fut revenu de l'émotion que lui avait causée la vue de l'adolescente endormie, il dit à ses compagnons : « Il est temps que nous nous éloignions de ces lieux, maintenant que nous avons vu toutes ces choses étonnantes, et que nous allions vers la mer pour essayer de trouver les vases de cuivre. Vous pouvez toutefois prendre dans ce palais tout ce qui vous tente ; mais gardez-vous de porter la main sur la fille du roi ou de toucher à ses vêtements .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.



filets de pêche, et qui leur rendirent, en arabe, leurs salams selon la formule musulmane. Et l'émir Moussa dit à celui qui était le plus âgé d'entre eux et paraissait être le chef : « O vénérable cheikh, nous venons de la part de notre maître le khalifat Abdalmalek ben-Merwân chercher dans cette mer des vases où se trouvent des éfrits du temps du prophète Soleimân ! Peux-tu nous aider dans nos recherches, et nous expliquer le mystère de cette Ville où tous les êtres sont sans mouvement ! » Le vieillard répondit : « Mon fils, sache d'abord que nous tous ici, les pêcheurs de ce rivage, nous sommes des croyants à la parole d'Allah et à celle de son Envoyé (sur lui la prière et la paix) ; mais tous ceux qui se trouvent dans cette Ville d'Airain sont enchantés depuis l'antiquité, et resteront dans cet état jusqu'au jour du Jugement. Mais pour ce qui est des vases où se trouvent les éfrits, rien n'est plus facile que de vous les procurer, puisque nous en avons là une provision dont nous nous servons, une fois débouchés, pour faire cuire nos poissons et nos aliments. Nous pouvons vous en donner tant que vous voudrez. Seulement il est nécessaire, avant de les déboucher, de les faire résonner en les frappant avec les mains et d'obtenir de ceux qui les habitent le serment de reconnaître la vérité de la mission de notre prophète Môhammad, pour qu'ils rachètent leur faute première et leur rébellion contre la suprématie de Soleimân ben-Daoud ! » Puis il ajouta . « Quant à nous, nous voulons également vous donner, comme preuve de notre fidélité à notre maître à tous, l'émir des Croyants, deux Filles de la Mer, que nous avons

pêchées aujourd'hui même et qui sont plus belles que toutes les filles des hommes ! »

Et, ayant dit ces paroles, le vieillard remit à l'émir Moussa douze vases de cuivre, scellés de plomb au sceau de Soleimân, et les deux Filles de la Mer qui étaient deux merveilleuses créatures aux longs cheveux ondulés comme les vagues, à la figure de lune, et aux seins admirables et arrondis et durs comme les galets marins, mais elles manquaient à partir du nombril des somptuosités charnues qui d'ordinaire sont l'apanage des filles des hommes, et les remplaçaient par un corps de poisson qui se mouvait de droite et de gauche avec les mêmes mouvements que font les femmes quand elles voient qu'on fait attention à leur démarche. Leur voix était fort belle et leur sourire charmant, mais, elles aussi, ne comprenaient et ne parlaient aucun des langages connus, et se contentaient seulement, à toutes les questions qu'on leur adressait, de répondre par le sourire de leurs yeux.

L'émir Moussa et ses compagnons ne manquèrent pas de remercier le vieillard pour sa généreuse bonté et l'invitèrent, lui et tous les pêcheurs qui étaient avec lui, à quitter ce pays et à les accompagner au pays des musulmans, à Damas la ville des fleurs, des fruits et des eaux douces. Le vieillard et les pêcheurs acceptèrent l'offre et tous ensemble revinrent d'abord à la Ville d'Aïrain où ils prirent tout ce qu'ils purent emporter en choses précieuses, en joyaux, en or, et tout ce qui était léger de poids et lourd de prix. Ils redescendirent, ainsi chargés, des murailles d'airain, remplirent leurs sacs et leurs

caisses à provisions de ce butin mouï, et reprirent la route de Damas, où ils arrivèrent en sécurité au bout d'un long voyage sans incidents.

Le khalifat Abdalmalek fut charmé à la fois et émerveillé du récit que lui fit l'émir Moussa de cette aventure, et s'écria « Mon regret est extrême de n'avoir pas été avec vous à cette Ville d'Airain Mais, avec la permission d'Allah, j'irai moi-même bientôt admirer ces merveilles et essayer d'éclaircir le mystère de cet enchantement ' » Puis il voulut ouvrir de sa propre main les douze vases de cuivre Il les ouvrit donc l'un après l'autre Et chaque fois il en sortait une fumée fort dense qui se muait en un éfrit épouvantable, lequel se jetait aussitôt aux pieds du khalifat et s'écriait . « Je demande pardon à Allah et à toi de ma rébellion, ô notre maître Soleïmân ' » Et il disparaissait à travers le plafond, à la surprise de tous les assistants

Le khalifat fut ensuite non moins émerveillé de la beauté des deux Filles de la Mer Leur sourire et leur voix et leur langage inconnu ne manquèrent pas de le toucher et de l'émouvoir Il les fit placer dans un grand bassin, où elles vécurent quelque temps et finirent par mourir de consommation et de chaleur.

Quant à l'émir Moussa, il obtint du khalifat la permission de se retirer à Jérusalem la Sainte pour y passer le reste de sa vie dans la méditation des parolles anciennes qu'il avait pris soin de transcrire sur ses parchemins. Et il mourut dans cette ville, après avoir été l'objet de la vénération de tous les Croyants qui vont encore visiter la koubba où il repose dans la paix et la bénédiction du Très-Haut '



— Et telle est, ô Roi fortuné, continua Schahrazade, l'histoire de la Ville d'Airain !

« Alors le roi Schahriar dit : « Ce récit, Schahrazade, est vraiment prodigieux ! » Elle dit : « Oui, ô Roi ! mais je ne veux pas laisser passer cette nuit sans te raconter une histoire tout à fait gentille qui arriva à Ibn Al-Mansour ! » Et le roi Schahriar, étonné, dit : « Mais qui est cet Ibn Al-Mansour-là ? Je ne le connais point ! » Alors Schahrazade, avec un sourire, dit : « Voici ! »

## HISTOIRE D'IBN AL-MANSOUR AVEC LES DEUX ADOLESCENTES

Il est déjà venu à notre connaissance, ô Roi fortuné, que le khalifat Haroun Al-Rachid souffrait de fréquentes insomnies provoquées par les soucis que lui causait son royaume. Or, une nuit, il eut beau se tourner dans son lit tantôt sur un côté et tantôt sur l'autre, il ne put réussir à s'assoupir, et même il fut bien fatigué de l'inutilité de ses tentatives. Il repoussa alors violemment du pied les couvertures et, frappant dans ses mains, il appela Massrour, son porte-glaive, qui veillait toujours à la porte, et lui dit : « Massrour, trouve-moi un moyen de me distraire puisque je ne puis arriver à m'assoupir ! » Il répondit : « Mon seigneur, rien n'égale les promenades nocturnes pour calmer l'âme et assoupir les sens ! Dehors la nuit est belle dans le jardin. Nous descendrons parmi les arbres, parmi les fleurs, et nous contemplerons les étoiles et leurs incrustations magnifiques, et nous admirerons la beauté de la lune qui lentement s'avance au milieu d'elles et descend jusqu'au fleuve se baigner dans l'eau. » Le khalifat dit : « Massrour,



MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-SEPTIÈME NUIT

Elle dit

» Mon seigneur, alors coupe-moi la tête ! Ce sera peut-être le seul moyen de dissiper ton ennui ! » A ces paroles, Al-Rachid se mit à rire aux éclats, puis il dit « Hé, Massrour, cela peut-être t'arrivera un jour ! Mais à présent va voir s'il y a encore dans la salle d'entrée quelqu'un de vraiment agréable à voir et à écouter ! » -

Aussitôt Massrour sortit exécuter l'ordre, et revint bientôt en disant au khalifat . « O émir des Croyants, je n'ai trouvé dehors que ce vieux mauvais sujet d'Ibn Al-Mansour ! » Et Al-Rachid demanda « Quel Ibn Al-Mansour ? Est-ce bien Ibn Al-Mansour de Damas ? » Le chef des eunuques dit . « Lui-même, le vieux malicieux ! » Al-Rachid dit « Fais-le vite entrer ! » Et Massrour introduisit Ibn Al-Mansour qui dit « Le salam sur toi, ô émir des Croyants ! » Il lui rendit le salam et dit . « Ya Ibn Al-Mansour, mets-moi au courant d'une de tes aventures ! » Il répondit . « O émir des Croyants, dois-je t'entretenir d'une chose que j'aie vue par moi-même ou d'une chose que j'aie entendue seulement ? » Le khalifat répondit . « Si tu as vu quelque chose de tout à fait étonnant hâte-toi de m'en parler, car les choses que

l'on a vues sont de beaucoup préférables à celles qu'on a seulement entendu raconter ! » Il dit : « Alors, ô émir des Croyants, donne-moi toute ton ouïe et une attention sympathique ! » Le khalifat répondit « Ya Ibn Al-Mansour, me voici prêt à t'écouter de mon oreille, à te voir de mon œil et à te donner une attention d'un cœur sympathique ! » Alors Ibn Al-Mansour dit :

« Sache, ô émir des Croyants, que chaque année j'allais à Bassra passer quelques jours auprès de l'émir Môhammad Al-Hascham, ton lieutenant dans cette ville. Une année, j'allai donc à Bassra, selon mon habitude, et, en arrivant au palais, je vis l'émir qui était sur le point de monter à cheval pour aller à la chasse à courre. Lorsqu'il me vit, il ne manqua pas, après les salams de bienvenue, de m'inviter à l'accompagner, mais je lui dis : « Excuse-moi, seigneur, car vraiment la vue seule d'un cheval m'arrête la digestion, et c'est tout au plus si je sais me tenir à âne. Je ne puis aller à la chasse à courre à dos d'âne ! » L'émir Môhammad m'excusa, mit à ma disposition tout le palais et chargea ses officiers de me servir avec tous les égards, et de ne me laisser manquer de rien durant tout mon séjour. Et c'est ce qu'ils firent.

Lorsqu'il fut parti, moi je me dis « Par Allah ! Ya Ibn Al-Mansour, voici des années et des années que tu viens régulièrement de Baghdad à Bassra, et jusqu'aujourd'hui tu t'es contenté, pour toutes promenades en ville, d'aller du palais au jardin et du

jardin au palais. Cela n'est pas suffisant pour ton instruction. Va donc, maintenant que tu en as tout le loisir, essayer de voir quelque chose d'intéressant par les rues de Bassra. D'ailleurs il n'y a rien de préférable à la marche pour aider à la digestion, et ta digestion est bien lourde, et tu engraisse et tu te gonfles comme une outre ! » Alors moi j'obéis à la voix de mon âme offusquée de mon embonpoint, et sur l'heure je me levai, je mis mes plus beaux habits, et sortis du palais pour errer un peu, de ci, de là, à l'aventure.

Or tu sais bien, ô émir des Croyants, qu'il y a dans Bassra soixante-dix rues, et que chaque rue est longue de soixante-dix parasanges en mesure de l'Irak. Aussi moi, au bout d'un certain temps, je me vis soudain perdu au milieu de tant de rues, et, dans ma perplexité, je me mis à marcher plus vite, n'osant pas demander ma route de peur d'être tourné en ridicule. Cela fit que je me mis à transpirer beaucoup, et j'eus également bien soif ; et je crus que le soleil terrible allait indubitablement liquéfier la graisse sensible de ma peau.

Je me hâtai alors de prendre la première ruelle de traverse pour chercher à me mettre un peu à l'ombre, et j'arrivai de la sorte dans un cul-de-sac où se trouvait l'entrée d'une grande maison de fort belle apparence. Cette entrée était à moitié cachée par une portière en soie rouge, et donnait sur un grand jardin qui précédait la maison. De chaque côté, il y avait un banc de marbre ombragé par le feuillage d'une vigne grimpante, et qui m'invita à m'y asseoir pour prendre haleine.



*d'ivoire ou des grenades ou ses seins ? Et sous sa chemise qu'est-ce qui ondule ainsi ? Est-ce sa taille ou du sable mouvant ?*

Et elle me fit également penser à ces vers du poète .

*Ses paupières sont deux pétales de narcisse ; son sourire est comme l'aurore ; sa bouche est scellée par deux rubis, — ses lèvres délicieuses , et tous les jardins du paradis dodelinent sous sa tunique*

Alors moi, ô émir des Croyants, je ne pus m'empêcher de m'exclamer . « Ya Allah ! ya Allah ! » et je restai là, immobile, mangeant et buvant des yeux des charmes si miraculeux . Aussi l'adolescente, ayant tourné la tête de mon côté, m'aperçut et vivement abaissa son petit voile de visage, puis, avec tous les signes d'une grande indignation, dépêcha vers moi la jeune esclave, la joueuse de luth, qui accourut et, après m'avoir dévisagé, me dit « O cheikh, n'as-tu pas honte de regarder ainsi les femmes dans leur maison ? Et ta vieillesse et ta barbe blanche ne te conseillent-elles donc pas le respect des choses honorables ? » Je répondis, à haute voix de façon à être entendu de l'adolescente assise : « O ma maîtresse, tu as raison, ma vieillesse est notoire, mais pour ce qui est de ma honte, c'est autre chose .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut



MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT QUARANTE-HUITIÈME NUIT

Elle dit

» mais pour ce qui est de ma honte, c'est autre chose ! »

Lorsque l'adolescente eut entendu ces paroles, elle se leva et vint rejoindre son esclave pour me dire, emue à l'extrême « Hé ! y a-t-il donc honte plus grande sur tes cheveux blancs, ô cheikh, que l'action de t'arrêter avec une telle impudence à la porte d'un harem qui n'est pas ton harem, et d'une demeure qui n'est pas ta demeure ? » Je m'inclinai et répondis « Par Allah ! ô ma maîtresse, la honte sur ma barbe n'est pas considérable, je le jure sur ta vie ! Mon intrusion ici a une excuse ! » Elle demanda « Et quelle est ton excuse ? » Je répondis « Je suis un étranger altéré par une soif dont je vais mourir ! » Elle répondit « Nous acceptons, celle excuse, car, par Allah ! elle est valable ! » Et aussitôt elle se tourna vers sa jeune esclave et lui dit : « Ma gentille, cours vite lui chercher à boire ! »

La petite disparut pour revenir au bout d'un moment avec une tasse en or sur un plateau et un foulard de soie verte. Elle m'offrit la tasse qui était remplie d'eau fraîche parfumée agréablement au musc pur. Moi je la pris et me mis à boire fort lente-

ment et à longs traits en jetant à la dérobée des regards admiratifs à l'adolescente principale, et des regards notoirement reconnaissants à toutes les deux. Au bout d'un certain temps de ce manège, je rendis la tasse à la jeune fille qui m'offrit alors la serviette de soie en m'invitant à m'essuyer la bouche. Je m'essuyai la bouche, je lui rendis la serviette qui était délicieusement parfumée au sandal, et je ne bougeai pas de ma place.

Lorsque la belle adolescente vit mon immobilité dépasser les limites permises, elle me dit d'un ton gêné : « O cheikh, qu'attends-tu encore pour t'en retourner en ta voie sur le chemin d'Allah ? » Je répondis d'un air songeur : « O ma maîtresse, j'ai des pensées qui me préoccupent l'esprit extrêmement, et tu me vois plongé dans des réflexions que je ne puis arriver à résoudre par moi-même ! » Elle me demanda : « Et quelles sont ces réflexions ? » Je dis : « O ma maîtresse, je réfléchis au revers des choses et à la marche des événements qui sont les fruits du temps ! » Elle me répondit : « Certes, ce sont là de graves pensées, et nous avons tous à déplorer quelque méfait dû temps ! Mais toi, ô cheikh, qu'est-ce qui a pu t'inspirer de pareilles réflexions à la porte de notre maison ? » Je dis : « Justement, ô ma maîtresse, je pensais au maître de cette maison ! Je me le rappelle bien maintenant ! Il m'avait dit autrefois demeurer dans cette ruelle composée d'une seule maison avec jardin. Oui, par Allah ! le propriétaire de cette maison était mon meilleur ami ! » Elle me demanda : « Alors tu dois bien te rappeler le nom de ton ami ? » Je dis : « Certes, ô ma maîtresse ! Il s'ap-

pelait Ali ben-Môhammad, et était le syndic respecté de tous les bijoutiers de Bassra ! Il y a des années que je l'ai perdu de vue, et je pense qu'il est maintenant dans la miséricorde d'Allah ! Permets-moi donc, ô ma maîtresse, de te demander s'il a laissé de la postérité ? »

A ces paroles, les yeux de l'adolescente se mouillèrent de larmes, et elle dit : « Que la paix et les grâces d'Allah soient sur le syndic Ali ben-Môhammad ! Sache, ô cheikh, puisque tu as été son ami, que le défunt syndic a laissé une fille nommée Badr, comme seule descendance. Et c'est elle qui est l'unique héritière de ses biens et de ses immenses richesses ! » Moi je m'écriai : « Par Allah ! la fille bénie de mon ami ne peut être que toi-même, ô ma maîtresse ! » Elle sourit et répondit : « Par Allah ! tu l'as deviné ! » Je dis : « Qu'Allah accumule sur toi ses bénédictions, ô fille d'Ali ben-Môhammad ! Mais, autant que j'en puis juger à travers la soie qui te voile le visage, ô lune, il me semble que tes traits sont empreints d'une grande tristesse ! Ne crains pas de m'en révéler la cause ; car peut-être qu'Allah m'envoie pour que j'essaie de porter remède à cette douleur qui altère ta beauté ! » Elle répondit : « Mais comment puis-je te parler de ces choses intimes, puisque tu ne m'as encore dit ni ton nom ni ta qualité ! » Je m'inclinai et répondis : « Je suis ton esclave Ibn Al-Mansour, de Damas, un de ceux que notre maître le khalifat Haroun Al-Rachid honore de son amitié et a choisis comme ses compagnons intimes ! »

A peine eus-je prononcé ces paroles, ô émir des Croyants, que Sett Badr me dit : « Sois le bienvenu

dans ma maison, ô cheikh Ibn Al-Mansour, et puisses-tu trouver ici l'hospitalité large et amicale ! » Et elle m'invita à l'accompagner et à entrer m'asseoir dans la salle de réception

Alors tous trois nous entrâmes dans la salle de réception, au fond du jardin, et lorsque nous fûmes assis, et, après les rafraîchissements d'usage, qui furent exquis, Sett Badr me dit . « Puisque tu veux, ô cheikh Ibn Al-Mansour, savoir la cause d'une peine que tu as devinée sur mes traits, promets-moi le secret et la fidélité ! » Je répondis . « O ma maîtresse, le secret est dans mon cœur comme dans un coffret d'acier dont la clef est introuvable ! » Elle me dit alors « Ecoute donc mon histoire, ô cheikh ! » Et, après que la jeune esclave, si gentillé, m'eut encore offert une cuillerée de confiture de roses, Sett Badr dit .

« Sache, ô Ibn Al-Mansour, que je suis amoureuse et que mon amoureux est loin de moi ! Voilà toute mon histoire ! »

Et Sett Badr, après ces paroles, poussa un grand soupir et se tut Et moi je lui dis : « O ma maîtresse, tu es douée de la beauté parfaite, et celui que tu aimes doit être parfaitement beau ! Comments'appelle-t-il ? » Elle me dit . « Oui, Ibn Al-Mansour, mon amoureux est, comme tu l'as dit, parfaitement beau C'est l'émir Jobair, chef de la tribu des Banî-Scharbân Il est sans aucun doute l'adolescent le plus admirable de Bassra et de l'Irak ! » Je dis « O ma maîtresse, il ne peut en être autrement. Mais votre mutuel amour a-t-il été en paroles seulement, ou bien vous en êtes-vous donné des preuves intimes par diverses rencontres prolongées ou riches de conséquences ? » Elle

dit : « Certes, nos rencontres eussent été riches de conséquences, si leur longue durée eût pu suffire à lier les cœurs ! Mais l'émir Jobair m'a été infidèle sur un simple soupçon ! »

A ces paroles, ô émir des Croyants, moi je m'écriai : « Hé ! peut-on soupçonner le lys d'aimer la boue si la brise l'incline vers le sol ! Même si les soupçons de l'émir Jobair sont fondés, la beauté est l'excuse vivante, ô ma maîtresse ! » Elle sourit et me dit : « Encore, ô cheïkh, s'il s'était agi d'un homme ! Mais l'émir Jobair m'accuse d'aimer une jeune fille, celle-ci même qui est sous tes yeux, la gentille, la douce qui nous sert ! » Je m'écriai : « J'en demande pardon à Allah pour l'émir, ô ma maîtresse ! Que le Malin soit confondu ! Et comment les femmes peuvent-elles s'entr'aimer ? Mais veux-tu, du moins, me dire sur quoi l'émir a basé ses soupçons ? » Elle répondit :

« Un jour, après avoir pris mon bain dans le hammam de ma maison, je m'étais étendue sur ma couche et livrée aux mains de mon esclave favorite, cette jeune fille que voici, pour les soins de ma toilette et pour me faire peigner les cheveux. La chaleur était suffocante et mon esclave, pour me donner de la fraîcheur, avait fait glisser les grandes serviettes qui drapaient mes épaules et couvraient mes seins et s'étais mise à arranger les tresses de ma chevelure. Lorsqu'elle eut fini, elle me regarda et, m'ayant trouvée belle ainsi, elle m'entoura le cou de ses bras, et me baisa sur la joue en me disant : « O ma maîtresse, je voudrais être un homme pour t'aimer encore plus que je ne fais ! » Et, par mille jeux aimables, elle essayait de m'amuser, la gentille. Et voici que

juste à ce moment entra l'émir, il nous jeta à toutes deux un regard singulier, et ressortit brusquement, pour m'envoyer quelques instants après un billet sur lequel ces mots étaient tracés : « L'amour ne peut rendre heureux que lorsqu'il est sans partage ! » Et depuis ce jour-là je ne l'ai plus revu, et il n'a jamais voulu m'envoyer de ses nouvelles, ya Ibn Al-Mansour ! »

Alors moi je lui demandai : « Mais vous étiez-vous unis par un contrat de mariage ? » Elle répondit : « Et pourquoi faire, un contrat ? Nous n'étions unis que par notre volonté, sans l'intervention du kâdi et des témoins ! » Je dis : « Alors, ô ma maîtresse, si tu veux me le permettre, moi je veux être le trait d'union entre vous deux, simplement pour le plaisir de savoir de nouveau ensemble deux êtres de choix ! » Elle s'écria : « Béni soit Allah qui nous amisa sur ta route, ô cheikh au visage blanc ! Ne crois pas que tu vas obliger une personne oublieuse qui ignore le prix des bienfaits ! Je vais donc sur l'heure écrire de ma main à l'émir Jobair une lettre que tu lui remettras en tâchant de lui faire entendre raison » Et elle dit à sa favorite : « Ma gentille, apporte-moi l'encrier et une feuille de papier ! » Elle les lui apporta, et Sett Badr écrivit :

« Mon bien-aimé, pourquoi cette durée dans la » séparation ? Ne sais-tu que la douleur bannit le » sommeil loin de mes yeux, et que ton image, lors- » qu'en songe elle m'apparaît, n'est plus reconnais- » sable, tant elle est altérée ? »

« Dis ! je t'en conjure, pourquoi avoir laissé ta » porte ouverte à mes calomniateurs ? Lève-toi, se- » coue la poussière des mauvaises pensées, et reviens-

» moi sans délai ! Quel jour de fête pour nous deux,  
» celui qui verra notre réconciliation ! »

Lorsqu'elle eut fini d'écrire cette lettre, elle la plia, la cacheta, et me la remit .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTIÈME NUIT

Elle dit

Lorsqu'elle eut fini d'écrire cette lettre, elle la plia, la cacheta et me la remit, et, en même temps, elle glissa dans ma poche, sans me donner le temps de l'en empêcher, une bourse qui contenait mille dinars d'or et que je me décidai à garder en souvenir des bons offices qu'autrefois j'avais rendus au digne syndic, son défunt père, et en prévision de l'avenir. Je pris alors congé de Sett Badr et je me dirigeai vers la demeure de Jobair, émir des Bani-Schaibân, dont j'avais également connu le père, mort depuis de longues années

Lorsque j'arrivai au palais de l'émir Jobair, on m'apprit qu'il était également à la chasse, et j'attendis son retour. Il ne tarda pas à arriver et, dès qu'il eut appris mon nom et mes titres, il me fit prier d'accepter son hospitalité et de considérer sa maison

comme la mienne propre. Et lui-même vint bientôt me recevoir en personne

Or moi, ô émir des Croyants, en constatant la beauté accomplie du jeune homme, je demeurai interdit, et je sentis ma raison me quitter définitivement. Et lui, en voyant que je ne bougeais pas, crut que c'était la timidité qui me retenait, et il vint vers moi en me souriant et, selon l'usage, m'embrassa ; et moi aussi je l'embrassai, et crus à ce moment embrasser le soleil, la lune et l'univers entier avec tout son contenu. Et, comme le temps était venu de nous restaurer, l'émir Jobair me prit par le bras et me fit m'asseoir à côté de lui sur le matelas. Et aussitôt les esclaves apportèrent devant nous la table

C'était une table couverte de vaisselle du Khorassân, en or et en argent, et de tous les mets frits ou rôtis que le palais, le nez et les yeux pouvaient souhaiter, vraiment. Il y avait là, entre autres choses admirables, des oiseaux farcis de pistaches et de raisins, et des poissons assis sur des galettes soufflées, et surtout une salade de pourpier dont le seul aspect me remplissait d'eau la bouche. Je ne parle pas des autres choses, par exemple un merveilleux riz à la crème de buffle, où j'eusse voulu plonger ma main jusqu'au coude, ni de la confiture de carottes aux noix, que j'aime tant — ô ! celle-ci, je n'en doute pas, me fera mourir quelque jour — ni des fruits ni des boissons.

Pourtant, ô émir des Croyants, je le jure sur la noblesse de tes ancêtres ! moi je comprimai les sollicitations de mon âme, et je ne pris pas une bouchée. Au contraire ! j'attendis que mon hôte m'eût invité beaucoup à tendre la main, et je lui dis . « Par



Allah ! j'ai fait vœu de ne toucher à aucun des mets de ton hospitalité ému Jobair, avant que tu n'aies accédé à une prière qui est l'objet même de ma visite dans ta maison ' » Il me demanda « Puis-je au moins savoir, o mon hôte, avant de m'engager à une chose si grave et qui risque de te faire renoncer à mon hospitalité, quel est l'objet de cette visite ? » Moi, pour toute réponse, je tirai de mon sein la lettre et la lui tendis.

Il la prit, l'ouvrit et la lut. Mais aussitôt il la déchira, en jeta les morceaux à terre, les piétina et me dit : « Ya Ibn Al-Mansour ! demande-moi tout ce que tu veux, et cela te sera accordé à l'instant. Mais ne me parle pas du sujet de cette lettre, à laquelle je n'ai aucune réponse à faire ' »

Mais moi je me levai sur l'heure et voulus m'en aller, mais il me retint en s'attachant à mes vêtements et me supplia de rester, en me disant : « O mon hôte ! si tu savais le motif de mon refus, tu n'insisterais pas un instant de plus ! D'ailleurs, ne crois point que tu sois le premier auquel on aurait confié une pareille mission ! Et, si tu veux, je vais te dire exactement les paroles qu'elle t'a chargé de me répéter ' » Et aussitôt il me répéta les paroles en question, absolument comme s'il avait été là au moment où on les avait prononcées. Puis il ajouta : « Crois-moi ! ne t'occupe plus de cette affaire-là ! Et reste te reposer dans ma maison tant que le souhaitera ton âme ! »

Ces paroles me décidèrent à rester. Et je passai le reste de la journée et toute la soirée à manger, à boire et à m'entretenir avec l'ému Jobair. Cependant comme je n'entendais pas de chants ni de musique, je m'étonnai de constater cette exception à des usages

si établis dans les festins , et je me décidai à la fin à en témoigner ma surprise au jeune émir. Je vis aussitôt son visage s'assombrir et je remarquai en lui une grande gêne ; puis il me dit : « Depuis longtemps j'ai supprimé les chants et la musique de mes festins. Toutefois, puisque tel est ton désir, je vais te satisfaire ! » Et à l'instant il fit appeler une de ses esclaves qui vint avec un luth indien enveloppé d'un étui de satin, et s'assit devant nous pour aussitôt préluder sur vingt et un tons différents. Elle revint ensuite au premier ton, et chanta .

*« Les filles du destin, les cheveux défaits, pleurent et gémissent dans la douleur, ô mon âme ! »*

*La table est pourtant chargée des mets les plus exquis, les roses sont odorantes, les narcisses nous sourient et l'eau rit dans le bassin.*

*O mon âme, âme triste, arme-toi de courage. Un jour l'espoir, de nouveau, luira dans les yeux, et tu boiras à la coupe du bonheur ! »*

Elle passa ensuite à un ton plus plaintif, et chanta :

*« Celui qui n'a pas savouré les délices de l'amour et goûté son amertume, ne sait ce qu'il perd par la perte d'un ami ! »*

*Celui que n'ont pas atteint les blessures de l'amour, ne peut savoir les tourments délectables qu'elles procurent*

*Où sont les nuits heureuses aux côtés de mon ami, nos jeux aimables, nos lèvres unies, le miel de sa salive ! Ah ! douceur ! ah ! douceur !*

*Nos nuits jusqu'au matin, nos jours jusqu'au soir ! O passé ! Que faire contre les décrets d'un destin farouche, ô cœur brisé ! »*

A peine la chanteuse eut-elle laissé expirer ces dernières plaintes, que je vis mon jeune hôte tomber évanoui en poussant un cri douloureux. Et l'esclave me dit : « O cheikh, c'est ta faute ! Car il y a longtemps que nous évitons de chanter devant lui, à cause de l'état d'émotion où cela le met et de l'agitation que lui procure tout poème sur l'amour ! » Et moi j'eus beaucoup de regret d'avoir été la cause d'un ennui pour mon hôte et, sur l'invitation de l'esclave, je me retirai dans ma chambre, pour ne point le gêner davantage par ma présence.

Le lendemain, au moment où je me disposais à partir et où je priais l'un des serviteurs de transmettre à son maître mes remerciements pour cette hospitalité, un esclave vint qui me remit une bourse de mille dinars de la part de l'émir, en me priant de l'accepter pour le dérangement, et en me disant qu'il était chargé de recevoir mes adieux. Alors moi, n'ayant guère réussi dans mon ambassade, je quittai la maison de Jobair et retournai vers celle dont j'étais l'envoyé.

En arrivant au jardin, je trouvai Sett Badr à la porte qui m'attendait, et qui, sans me donner le temps d'ouvrir la bouche, me dit : « Ya Ibn Al-Mansour, je sais que tu n'as guère réussi dans ta mission ! » Et elle me fit, point par point, le récit de tout ce qui s'était passé entre moi et l'émir Jobair, et si exactement que je supposai à sa solde des espions

qui lui rendaient compte, de ce qui pouvait l'intéresser. Pourtant je lui demandai : « Comment se fait-il, ô ma maîtresse, que tu sois si bien informée ? Étais-tu donc là même, sans que l'on t'ait aperçue ? » Elle me dit . « Ya Ibn Al-Mansour, sache que les cœurs des amants ont des yeux qui voient ce que les autres ne peuvent soupçonner ! Mais tu n'es pour rien dans le refus, je le sais C'est ma destinée ! » Puis elle ajouta, en levant les yeux au ciel . « O Seigneur, maître des cœurs, souverain des âmes, fais que désormais je sois aimée sans jamais aimer ! Fais que ce qui reste d'amour en ce cœur pour Jobair, soit déversé, pour son tourment, dans le cœur de Jobair ! Fais qu'il revienne me supplier de l'écouter, et donne-moi de le faire souffrir ! »

Après quoi, elle me remercia pour ce que j'avais voulu faire pour elle, et me donna congé Et moi je retournai au palais de l'émir Môhammad, et de là je revins à Baghdad

Or, l'année suivante je dus, selon mon habitude, aller de nouveau à Bassra pour mes affaires ; car je dois te dire, ô émir des Croyants, que l'émir Môhammad était mon débiteur, et je n'avais que ce moyen de voyages réguliers pour arriver à lui faire payer l'argent qu'il me devait Or moi, le lendemain de mon arrivée, je me dis « Par Allah ! il me faut savoir la suite de l'aventure des deux amants ! » Et je me rendis d'abord à la maison de Sett Badr.

Je trouvai la porte du jardin fermée et je fus affecté de la tristesse émanant du silence d'alentour. Je regardai alors, à travers le grillage de la porte, et, au milieu de l'allée, sous un saule aux branches en lar-

mes, je vis un tombeau de marbre encore tout neuf dont je ne réussis guère, à cause de l'éloignement, à lire l'inscription funéraire. Et je me dis : « Elle n'est donc plus ! Sa jeunesse a été fauchée ! Quel dommage qu'une pareille beauté soit à jamais perdue ! Le chagrin a dû la déborder et lui noyer le cœur.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit :

» Quel dommage qu'une pareille beauté soit à jamais perdue ! Le chagrin a dû la déborder et lui noyer le cœur ! »

Je me décidai alors, la poitrine rétrécie d'angoisse, à me rendre au palais de l'émir Jobaïr. Là un spectacle bien plus attristant m'attendait. Tout était désert, les murs tombaient en ruines, le jardin était desséché et l'on n'y voyait pas trace d'un soin quelconque. La porte du palais n'était gardée par aucun esclave, et il n'y avait là pas un être vivant qui pût me renseigner sur ceux qui habitaient à l'intérieur. A ce spectacle, moi je dis en mon âme : « Lui aussi a dû mourir ! » Puis, bien triste, bien en peine, je m'assis à la porte et improvisai cette élégie :

*« O demeure ! je m'arrête à ton seul pour pleurer  
avec tes pierres au souvenir de l'ami qui n'est plus*

*Où est-il, l'hôte généreux dont l'hospitalité s'étendait  
largement sur les voyageurs ?*

*Où sont les amis pleins de gaieté qui t'habitaient,  
palais, au temps de ta splendeur ?*

*Fais comme eux, toi qui passes, mais du moins  
n'oublie pas les bienfaits dont les traces existent en-  
core malgré les ruines du temps ! »*

Pendant que je me laissais aller ainsi à exprimer la tristesse qui était en moi, parut un esclave noir qui s'avança vers moi et me dit, sur un ton violent : « Tais-toi, vieux cheikh ! Puisses-tu avoir ta vie coupée ! Pourquoi dis-tu des choses funèbres à notre porte ? » Je répondis. « J'improvisais simplement des vers à la mémoire d'un ami d'entre mes amis qui habitait cette maison et s'appelait Jobair, de la tribu des Bani-Schaibân ! » L'esclave répliqua : « Le nom d'Allah sur lui et autour de lui ! Prie pour le Prophète, ô cheikh ! Mais pourquoi dis-tu que l'émir Jobair est mort ! Glorifié soit Allah ! Notre maître est toujours en vie, au sein des honneurs et des richesses ! » Moi je m'écriai : « Mais pourquoi donc cet air de tristesse épars sur la maison et le jardin ? » Il répondit : « A cause de l'amour ! L'émir Jobair est en vie, mais c'est comme s'il était déjà au nombre des morts ! Il est étendu sur son lit sans mouvement, et quand il a faim il ne dit jamais « Donnez-moi à manger ! » et quand il a soif il ne dit jamais. « Donnez-moi à boire ! » »

A ces paroles du nègre, je dis : « Va vite, par Allah

sur toi ! ô visage blanc, lui faire part de mon désir de le revoir ! Dis-lui : « C'est Ibn Al-Mansour qui attend à la porte ! » Le nègre s'en alla et, au bout de quelques instants revint me prévenir que son maître pouvait me voir. Il me fit entrer en me disant : « Je te préviens qu'il n'entendra rien de ce que tu lui diras, à moins que tu ne saches le toucher par certaines paroles ! »

Je trouvai, en effet, l'émir Jobair étendu sur sa couche, le regard perdu dans le vide, le visage bien pâle et amaigri, et méconnaissable vraiment. Je le saluai aussitôt, mais il ne me rendit pas le salam. Je lui parlai, mais il ne me répondit pas. Alors l'esclave me dit dans l'oreille : « Il ne comprend que le langage des vers ! Pas autre chose ! » Or par Allah ! moi je ne demandais pas mieux, pour entrer en causerie avec lui. Je me recueillis donc un instant ; puis, d'une voix distincte, j'improvisai ces vers :

*« L'amour de Sett Badr te tient-il encore à l'âme,  
ou as-tu trouvé le repos après les trances de la passion ?*

*Passes-tu toujours tes nuits dans les veilles, ou bien  
tes paupières connaissent-elles enfin le sommeil ?*

*Si tes larmes suivent encore leur cours, si tu nourris  
encore ton âme de désolation, sache que tu atteindras  
le comble de la folie ! »*

Lorsqu'il entendit ces vers, il ouvrit les yeux et me dit : « Sois le bienvenu, Ibn Al-Mansour ! Les choses ont pris en moi une tournure grave ! » Je répondis aussitôt. « Puis-je au moins, seigneur, t'être

de quelque utilité ? » Il dit : « Toi seul peux encore me sauver ! Mon intention est d'envoyer une lettre par ton entremise à Sett Badr, car tu es capable de lui persuader de me répondre ! » Moi je répondis « Sur ma tête et sur mon œil ! » Alors, ranimé, il se leva sur son séant, déroula une feuille de papier sur la paume de sa main, prit un calam et écrivit.

« O dure bien-aimée, j'ai perdu la raison, et je  
» roule dans le désespoir. J'avais, avant ce jour, cru  
» chose futile l'amour, chose aisée, chose légère.  
» Mais je vois, hélas ! par mon naufrage sur ses flots,  
» que c'est, pour qui s'y aventure, une mer terrible  
» et démontée. Je reviens à toi le cœur meurtri, et  
» j'implore le pardon du passé. Aie pitié de moi, et  
» souviens-toi de notre amour ! Si tu veux ma mort,  
» oublie la générosité »

Il cacheta alors cette lettre et me la remit. Moi, bien que je fusse ignorant du sort de Sett Badr, je n'hésitai pas : je pris la lettre et me rendis au jardin. Je traversai la cour et entrai, sans avertir, dans la salle de réception.

Or, quel ne fut point mon étonnement d'apercevoir, assises sur les tapis, dix jeunes esclaves blanches au milieu desquelles se trouvait, pleine de vie et de santé, mais en habits de deuil, Sett Badr, tel un pur soleil, devant mes regards étonnés. Je me hâtai pourtant de m'incliner en lui souhaitant la paix ; et elle, sitôt qu'elle m'eut vu entrer, me sourit, me rendit mon salam et me dit : « Sois le bienvenu, Ibn Al-Mansour ! Assieds-toi ! La maison



est tienne ! » Alors moi je lui dis « Que tous les malheurs soient loin d'ici, ô ma maîtresse ! Mais pourquoi te vois-je ainsi en habits de deuil ? » Elle répondit « Oh ! ne m'interroge pas, Ibn Al-Mansour ! Elle est morte, la gentille ! Tu as pu voir, dans le jardin, la tombe où elle dort ! » Et elle fondit en larmes, tandis que toutes ses compagnes essayaient de la consoler.

Je crus d'abord de mon devoir de garder le silence, puis je dis : « Qu'Allah l'ait en sa miséricorde ! Et qu'en retour, toi-même, ô ma maîtresse, soit déversé tout l'arnéré que la vie devait encore à cette jeune fille, la douce favorite, que tu pleures ! Car c'est certainement elle-même qui est morte ! » Elle dit « C'est elle-même, cette pauvre ! »

Alors moi, je profitai de cet état d'attendrissement où elle était et lui remis, l'ayant tirée de ma ceinture, la lettre. Et j'ajoutai « De ta réponse, ô ma maîtresse, dépendra sa vie ou sa mort ! Car, en vérité, l'attente de cette réponse est la seule chose qui l'attache encore à la terre ! » Elle prit la lettre, l'ouvrit, la lut, sourit et dit. « Est-il donc maintenant arrivé à un tel état de passion, lui qui ne voulait même pas lire mes lettres autrefois ? Il m'a suffi depuis lors de garder le silence et d'user de dédain pour le voir me revenir plus enflammé que jamais ! » Moi je répondis « Certes, tu as raison ! Oui, certes ! Tu as même le droit d'en parler avec plus d'amertume

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LOBSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

» . Tu as même le droit d'en parler avec plus d'amertume Mais le pardon des torts est l'apanage des âmes généreuses Et puis que ferais-tu dans ce palais, seule avec ta douleur, puisqu'elle est morte, la gentille amie qui te consolait par sa douceur ? » A ces paroles, je vis ses yeux se remplir de larmes, et elle-même rester songeuse pendant une heure de temps Après quoi, elle me dit : « Ibn Al-Mansour, je crois que tu as dit vrai Je vais lui répondre ! »

Alors, ô émir des Croyants, elle prit du papier et écrivit une lettre dont jamais les meilleurs scribes de ton palais ne sauraient égaler l'éloquence émue. Je ne me souviens pas des termes exacts de cette lettre , mais, en substance, il y était dit :

« Malgré le désir, ô mon amant, jamais je n'ai » compris le motif de notre séparation Il est possible, à bien réfléchir, que j'aie été fautive dans le » passé. Mais le passé n'est plus, et toute jalousie » doit mourir avec la victime de la Séparatrice.

» Laisse-moi maintenant te mettre sous mes paupières pour reposer mes yeux mieux que ne le » ferait le sommeil.

» Alors ensemble nous boirons à nouveau les  
» gorgées désaltérantes, et, si nous nous grisons,  
» nul ne pourra nous blâmer »

Puis elle cacheta cette lettre et me la remit, et moi je lui dis « Par Allah ! voilà de quoi apaiser la soif de l'altéré et guérir les maux de l'infirme ! » Et je me disposai à prendre congé pour aller porter la bonne nouvelle à celui qui l'attendait, quand elle m'arrêta encore pour me dire « Ya Ibn Al-Mansour, tu peux également ajouter que cette nuit sera sur nous deux une nuit de bénédiction ! » Et moi, plein de joie, je courus chez l'émir Jobair, que je trouvai les yeux rivés à la porte par où je devais entrer

Lorsqu'il eut parcouru la lettre et en eut compris la portée, il poussa un grand cri de joie et tomba évanoui. Il ne tarda pas à revenir à lui, et me demanda, encore bien anxieux : « Dis-moi, est-ce que c'est elle-même qui a rédigé cette lettre ? Et l'a-t-elle écrite avec sa main ? » Je lui répondis : « Par Allah ! je ne savais pas jusqu'ici que l'on pût quelquefois écrire avec le pied ! »

Or, ô émir des Croyants, moi j'avais à peine prononcé ces mots que nous entendîmes un cliquetis de bracelets derrière la porte, et un bruit de grelots et de soieries, pour, un instant après, voir apparaître l'adolescente en personne

Comme la joie ne peut se décrire dignement par la parole, je n'essaierai point une tentative vaine. Je te dirai seulement, ô émir des Croyants, que les deux amants coururent l'un vers l'autre et s'embras-

sèrent dans le ravissement, leurs bouches unies en silence

Lorsqu'ils sortirent de cette extase, Sett Badr resta debout en refusant de s'asseoir, malgré les instances de son ami. Cela m'étonna beaucoup et je lui en demandai la raison. Elle me dit : « Je m'assiérai seulement lorsque notre pacte sera exécuté ! » Je dis : « Quel pacte, ô ma maîtresse ? » Elle dit : « C'est un pacte qui ne regarde que les amoureux ! » Et elle se pencha vers l'oreille de son ami et lui parla à voix basse. Il répondit . « J'écoute et j'obéis ! » Et il appela un de ses esclaves auquel il donna un ordre , et l'esclave disparut.

Quelques instants après, je vis entrer le kâdî et les témoins qui dressèrent le contrat de mariage des deux amants, et s'en allèrent ensuite avec un cadeau de mille dinârs que leur donna Sett Badr. Je voulus également me retirer, mais l'émir n'y consentit pas, me disant . « Il ne sera pas dit que tu auras seulement pris part à nos tristesses, sans partager notre joie ! » Et ils m'invitèrent à un festin qui dura jusqu'à l'aurore. Alors ils me laissèrent me retirer dans la chambre qu'ils m'avaient fait réserver.

Le matin, à mon réveil, un petit esclave entra dans ma chambre porteur d'une cuvette et d'une aiguère, et moi je fis mes ablutions et ma prière du matin. Après quoi j'allai m'asseoir dans la salle de réception où bientôt je vis arriver, sortant encore frais du hammam, après leurs amours, les deux époux. Je leur souhaitai une matinée heureuse et leur adressai mes compliments de bonheur et mes félicita-

tions, puis j'ajoutai : « Je suis heureux d'avoir été pour quelque chose dans votre réunion. Mais, par Allah ! émir Jobair, si tu tiens à me donner une preuve de ton bon vouloir à mon égard, explique-moi ce qui a pu autrefois t'irriter à ce point et te pousser à te séparer, pour ton malheur, de ton amoureuse Sett Badr. Elle m'a bien expliqué elle-même la scène où la petite esclave, après lui avoir peigné et tressé les cheveux, l'avait embrassée et calmée ! Mais, émir Jobair, il est inadmissible, il me semble, que cela seul ait pu causer ton ressentiment, si par ailleurs tu n'avais eu une autre cause de courroux ou d'autres preuves et soupçons ! »

L'émir Jobair, à ces paroles, sourit et me dit : « Ibn Al-Mansour, ta sagacité est excessivement merveilleuse. Maintenant que la favorite de Sett Badr est morte, ma rancune est éteinte. Je puis donc te dire sans mystère l'origine de notre mésintelligence. Elle provient simplement d'une plaisanterie que me rapporta, comme ayant été dite par elles deux, un batelier qui les avait prises dans sa barque un jour qu'elles faisaient une promenade sur l'eau. Il me dit : « Seigneur, comment prends-tu sur toi-même de voir une femme qui se moque de toi avec une favorite qu'elle aime. Sache, en effet, que dans ma barque elles étaient appuyées avec nonchalance l'une sur l'autre, et chantaient des choses bien inquiétantes sur l'amour des hommes. Et elles finirent leurs chants sur ces vers :

*» Le feu est moins brûlant que mes entrailles,  
mais si je m'approche de mon maître, l'incendie*

*s'éteint et la glace est moins froide que mon cœur devant ses désirs.*

*Mais mon maître, c'est autre chose ! Chez lui ce qui doit être dur est mou et ce qu'il doit avoir de tendre est dur ; car dur est son cœur comme la roche, et son autre chose est molle comme l'eau !*

» Alors moi, à ce récit du batelier, je vis le monde noucir devant mes yeux et je courus à la maison de Sett Badr où je vis ce que je vis. Et cela a suffi à consolider mes soupçons. .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrete, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-TROISIEME NUIT

Elle dit .

» .. je courus à la maison de Sett Badr où je vis ce que je vis Et cela a suffi à consolider mes soupçons. Mais, grâce à Allah ! maintenant tout est oublié ! »

Alors il me pria d'accepter, comme preuve de sa gratitude pour mes bons offices, la somme de trois mille dinars , et moi je lui réitérai mes vœux »

Ibn Al-Mansour s'arrêta soudain dans son récit Il venait, en effet, d'entendre un ronflement qui lui

coupa la parole. C'était le khalifat qui dormait profondément, gagné enfin par le sommeil que lui avait procuré cette histoire. Aussi Ibn Al-Mansour, craignant de le réveiller, s'esquiva doucement par la porte que lui ouvrit plus doucement encore le chef des eunuques.

Et Schahrazade, ayant fini de parler, se tut un instant, regarda le roi Schahriar et lui dit : « En vérité, ô Roi fortuné, je m'étonne que le sommeil ne t'ait pas gagné également, à cette histoire ! » Le roi Schahriar dit : « Pas du tout ! Tu te trompes, Schahrazade ! Je n'ai guère envie de dormir cette nuit, et prends garde, si tu ne me racontes tout de suite une histoire instructive, que je ne mette moi-même à exécution, à ton égard la menace d'Al-Rachid à son porte-glaive ! Ainsi n'aurais-tu pas à me dire quelques mots sur, par exemple, le remède contre les femmes qui tourmentent leurs époux par un désir de chair jamais satisfait et leur ouvrent de la sorte la porte du tombeau ? »

Schahrazade, à ces paroles, réfléchit un instant et dit : « Justement, ô Roi fortuné, il n'y a aucune histoire dont je me souviens aussi bien que celle ayant trait à ce sujet-là, et je vais tout de suite te la raconter ! »

Et Schahrazade dit

## HISTOIRE DE WARDAN LE BOUCHER AVEC LA FILLE DU VIZIR

On raconte, entre divers contes, qu'il y avait au Caire un homme appelé Wardân qui était, de sa profession, boucher pour la viande de mouton. Tous les jours il voyait venir à sa boutique une adolescente splendide de corps et de visage, mais les yeux bien fatigués et aussi les traits bien fatigués et le teint fort pâle. Elle arrivait toujours suivie d'un portefaix chargé de sa hotte, choisissait le morceau le plus tendre de la viande et aussi les œufs du mouton, payait le tout d'une pièce d'or pesant deux dinars ou plus, mettait son achat dans la hotte du portefaix, et continuait sa tournée au souk en s'arrêtant à toutes les boutiques et en achetant quelque chose à tous les marchands. Et elle continua à agir de la sorte un long espace de temps, jusqu'à ce qu'un jour le boucher Wardân, intrigué à la limite de l'intrigue de l'air et du silence et des manières de sa jeune cliente, résolut d'éclaircir la chose, pour se débarrasser des pensées qui le travaillaient à son sujet.

Or, il trouva justement l'occasion qu'il cherchait



en voyant un matin le portefaix de la jeune femme passer seul devant la boutique. Il l'arrêta, lui mit dans la main une tête de mouton excellente au possible, et lui dit « O portefaix, recommande bien au maître du four de ne pas trop brûler la tête, sans quoi elle perdrait de sa saveur ! » Puis il ajouta « O portefaix, tu me vois bien perplexe au sujet de cette adolescente qui te prend tous les jours à son service ! Qui est-elle et d'où vient-elle ? Que fait-elle de ces œufs de mouton ? Et surtout pourquoi ses yeux et ses traits sont-ils si fatigués ? » Il répondit : « Par Allah ! tu me vois à son sujet tout aussi perplexe que toi ! Ce que je sais, je te le dirai tout de suite, puisque ta main est généreuse aux pauvres comme moi. Voici ! Une fois tous ses achats terminés, elle prend encore, chez le marchand nazaréen du coin, pour un dinar ou plus d'un vieux vin précieux, et m'emmène, ainsi chargé, jusqu'à l'entrée des jardins du grand-vizir. Là elle me bande les yeux avec son voile, me prend la main et me conduit jusqu'à un escalier dont elle descend les marches avec moi, pour ensuite me décharger de ma hotte, me donner un demi-dinar pour ma peine et une hotte vide à la place de la mienne, et me reconduire, les yeux toujours bandés, jusqu'à la porte des jardins, où elle me donne congé jusqu'au lendemain. Et moi je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle faisait de cette viande, de ces fruits, de ces amandes, de ces chandelles et de toutes les choses qu'elle me faisait porter jusqu'à cet escalier souterrain ! » Le boucher Wardân répondit « Tu ne fais qu'augmenter ma perplexité, ô portefaix ! », Et, comme d'autres clients arri-

vaient, il laissa le portefaix et se mit à les servir.

Le lendemain, après une nuit passée à songer à cet état de choses qui le préoccupait à l'extrême, il vit arriver, à la même heure, l'adolescente suivie du portefaix. Et il se dit « Par Allah ! il me faut cette fois, coûte que coûte, savoir ce que je veux savoir ! » Et, après que l'adolescente se fût éloignée avec ses divers achats, il chargea son aide, le garçon boucher, du soin de la boutique comme vente et achat, et se mit à la suivre de loin, de façon à ne pas en être remarqué. Il marcha de la sorte derrière elle jusqu'à l'entrée des jardins du vizir, et se cacha derrière les arbres pour attendre le retour du portefaix, qu'il vit, en effet, les yeux bandés et conduit par la main à travers les allées. Après une absence de quelques instants, il la vit revenir à l'entrée, enlever le voile des yeux du portefaix, le congédier et attendre que ce portefaix eût disparu pour rentrer dans le jardin.

Alors il se leva de sa cachette et la suivit, pieds nus, en se dissimulant derrière les arbres. Il la vit de la sorte arriver devant un quartier de rocher, le toucher d'une certaine façon, le faire tourner sur lui-même, et disparaître par un escalier dont il vit les marches descendre sous terre. Il attendit alors quelques instants et s'approcha du rocher qu'il se mit à manipuler de la même façon, et qu'il réussit à faire tourner. Il s'enfonça alors sous terre, en ramenant le rocher à sa place, et voici raconté par lui-même, ce qu'il vit.

Il dit .

« D'abord je ne distinguai rien dans l'obscurité souterraine ; puis je finis par apercevoir un corridor

au fond duquel filtrait de la lumière, je le suivis, toujours pieds nus et me retenant de respirer, et j'arrivai à une porte derrière laquelle je perçus des rires et des grognements. J'appliquai alors mon oeil sur la fissure par où passait le rai de lumière, et je vis, enlacés sur un divan, au milieu de divers contorsions et mouvements, l'adolescente et un singe énorme à figure humaine tout à fait. Au bout de quelques instants, l'adolescente se désenlaca, se mit debout et défit tous ses vêtements pour s'étendre à nouveau sur le divan, mais toute nue. Et aussitôt le singe fondit sur elle et la couvrit, en la prenant dans ses bras. Et lorsqu'il eut fini sa chose avec elle, il se leva, se reposa un instant, puis la reprit en possession en la couvrant. Il se releva ensuite et se reposa encore, mais pour fondre de nouveau sur elle et la posséder, et ainsi de suite, dix fois de la même manière, alors qu'elle, de son côté, lui donnait tout ce que la femme donne à l'homme de plus fin et de plus délicat. Après quoi, tous deux tombèrent évanouis d'anéantissement. Et ils ne bougèrent plus.

Moi, je fus stupéfait.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit

. Moi, je fus stupéfait Et je dis en mon âme « C'est le moment ou jamais de saisir l'occasion' » Et d'un coup d'épaule j'enfonçai la porte, et me précipitai dans la salle en brandissant mon couteau de boucher si aiguisé qu'il pouvait atteindre l'os avant la chair.

Je me jetai résolument sur l'énorme singe dont pas un muscle ne bougeait, tant ses exercices l'avaient anéanti, je lui appuyai brusquement mon couteau sur la nuque et, du coup, je lui séparai la tête du tronc. Alors la force vitale qui était en lui sortit de son corps avec grand fracas, râles et convulsions, tant que l'adolescente ouvrit soudain les yeux et me vit le couteau plein de sang à la main. Elle jeta alors un cri de terreur tel que je crus un moment la voir expirer morte sans retour. Elle put pourtant, voyant que je ne lui voulais pas de mal, recouvrer ses esprits peu à peu et me reconnaître. Alors elle me dit « Est-ce ainsi, ô Wardân, que tu traites une cliente fidèle ? » Je lui dis « O l'ennemie de toi-même ! N'y a-t-il donc plus d'hommes valides pour que tu aies recours à de pareils expédients ? » Elle me répondit « O Wardân, écoute d'abord la cause de tout cela et peut-être tu m'excuseras ! »

» Sache, en effet, que je suis la fille unique du grand-vizir. Jusqu'à l'âge de quinze ans je vécus tranquille dans le palais de mon père ; mais, un jour, un nègre noir m'apprit ce que j'avais à apprendre et me prit ce qu'il y avait en moi à prendre. Or, tu dois savoir qu'il n'y a rien de tel qu'un nègre pour enflammer notre intérieur, à nous, les femmes, surtout quand le terrain a senti cet engrais noir la première fois. Aussi ne t'étonne pas de savoir que mon terrain

devint depuis lors si altéré qu'il fallait que le nègre l'arrosât toutes les heures sans discontinuer.

» Au bout d'un certain temps, le nègre mourut à la tâche, et moi je contai ma peine à une vieille femme du palais qui m'avait connue dès l'enfance. La vieille hocha la tête et me dit : « La seule chose qui désormais peut remplacer un nègre auprès de toi, ma fille, c'est le singe. Car rien n'est plus fécond en assauts que le singe »

» Moi je me laissai persuader par la vieille, et un jour, voyant passer sous les fenêtres du palais un montreur de singes qui faisait exécuter des cabrioles à ses animaux, je me découvris soudain le visage devant le plus gros d'entre eux qui me regardait. Aussitôt il cassa sa chaîne et, sans que son maître pût l'arrêter, il s'enfuit à travers les rues, fit un grand détour et, par les jardins, revint dans le palais et courut droit à ma chambre où il me prit aussitôt dans ses bras et fit ce qu'il fit dix fois de suite, sans discontinuer

» Or, mon père finit par apprendre mes relations avec le singe et faillit me tuer ce jour-là. Alors moi, ne pouvant me passer désormais de mon singe, je me fis creuser en secret ce souterrain où je l'enfermai. Et je lui portai moi-même à manger et à boire jusqu'aujourd'hui où la fatalité te fit découvrir ma cachette et te poussa à le tuer ! Hélas ! que vais-je maintenant devenir ? »

Alors moi j'essayai de la consoler, et lui dis, pour la calmer « Sois sûre, ô ma maîtresse, que je puis avantageusement remplacer le singe auprès de toi. A l'essai tu contrôleras, car je suis réputé comme

monteur ! » Et, de fait, je lui montrai, ce jour-là et les suivants, que ma vaillance dépassait celle du défunt singe et du défunt nègre.

Cela pourtant ne put aller longtemps de cette façon-là ; car, au bout de quelques semaines, j'étais perdu là-dedans comme dans un abîme sans bord. Et l'adolescente voyait au contraire augmenter de jour en jour ses désirs et s'attiser son feu du dedans.

Dans cette fâcheuse situation, j'eus recours à la science d'une vieille femme que je connaissais comme incomparable dans l'art de préparer les philtres et de confectionner les remèdes aux maladies les plus indéracinables. Je lui racontai l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin et lui dis : « Maintenant, ma bonne tante, je viens te demander de me faire une préparation capable d'éteindre les désirs de cette femme et de calmer son tempérament ! » Elle me répondit : « Rien n'est plus facile ! » Je dis : « Je me fie entièrement à ta science et à ta sagesse ! »

Alors elle prit une marmite dans laquelle elle mit une once de grains de lupin d'Égypte, une once de vinaigre vierge, deux onces de houblon et quelques feuilles de digitale. Elle fit bouillir le tout pendant deux heures de temps, décanta soigneusement le liquide et me dit : « Le remède est prêt » Alors je la priai de m'accompagner au souterrain ; et là elle me dit : « Il faut d'abord la monter jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée ! » Et elle se retira dans le corridor pour attendre l'exécution de son ordre.

Moi je fis ce qu'elle me commandait, et si bien que l'adolescente perdit connaissance. Alors la vieille entra dans la salle, et, après avoir réchauffé le

liquide en question, le mit dans un petit bocal de cuivre et le porta entre les cuisses de la fille du vizir. Elle lui fit des fumigations qui lui pénétrèrent bien avant dans les parties fondamentales, et durent produire un effet radical, car soudain je vis tomber d'entre les cuisses écartées deux objets, l'un après l'autre, qui se mirent à frétiller. Je les examinai de plus près et je vis que c'étaient deux anguilles, l'une jaune et l'autre noire.

À la vue des deux anguilles

— À ce moment de l'opération, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, — tut.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

À la vue des deux anguilles, la vieille tut à la limite de la jubilation et s'écria : « Mon fils, rends grâce à Allah ! L'effet du remède est produit ! Sache, en effet, que ces deux anguilles étaient la cause de l'insoumission dont tu t'étais plaint à moi. L'une des anguilles est née des copulations du nègre et l'autre des copulations du singe. Maintenant qu'elles sont sorties, l'adolescente va jouir d'un tempérament modéré, et ne se montrera plus fatigante et désordonnée dans ses désirs. »

Et, en effet, je constatai que l'adolescente, une fois

revenue à elle-même, ne demandait plus à satisfaire ses sens Et je la trouvai si tranquille que je n'hésitai pas à la demander en mariage. Elle consentit, car elle s'était habituée à moi Et nous vécûmes ensemble, depuis lors, dans la vie la plus douce et les délices les plus parfaites, après avoir recueilli dans notre maison la vieille qui avait opéré cette guérison stupéfiante et nous avait appris de la sorte le remède aux désirs immodérés .

Glorifié soit le Vivant qui ne meurt pas et qui tient dans Sa main les empires et les royaumes ' »

— Et Schahrazade continua « C'est là, ô Roi fortuné, tout ce que je sais au sujet du remède à appliquer aux femmes à temperament trop gênant ! » Et le roi Schahriar dit « J'aurais bien voulu connaître cette recette, l'année dernière, pour faire fumiger la maudite que j'avais surprise au jardin avec l'esclave noir ! Mais toi, Schahrazade, tu vas maintenant laisser les histoires scientifiques et me raconter cette nuit, si tu le peux, une histoire plus étonnante que toutes celles entendues , car je me sens la poitrine plus retrecie que d'habitude ! » Et Schahrazade dit : « Je le peux ! » Et aussitôt elle dit ,





# HISTOIRE DE LA REINE YAMLIKA, PRINCESSE SOUTERRAINE

On raconte qu'il y avait, dans l'antiquité du temps et le passé des âges et des siècles, un sage d'entre les sages de la Grèce qui s'appelait Danial. Il avait beaucoup de disciples respectueux qui écoutaient son enseignement et profitaient de sa science, mais il n'avait point la consolation d'avoir un fils qui pût devenir l'héritier de ses livres et de ses manuscrits. Comme il ne savait plus que faire pour obtenir ce résultat, il eut l'idée de prier le Maître du ciel de lui accorder ce bienfait. Or le Très-Haut, qui n'a point de portier à la porte de Sa générosité, écouta cette prière, et rendit enceinte l'épouse du savant, à l'heure et à l'instant

Pendant les mois que dura la grossesse de son épouse, le sage Danial, qui se voyait déjà bien vieux, se dit : « La mort est proche, et je ne sais si le fils que j'aurai pourra trouver un jour intacts mes livres et mes manuscrits ! » Et aussitôt il se mit à consacrer tout son temps à résumer en quelques feuilles toute la science qui était contenue dans ses divers

écrits. Il remplit de la sorte d'une très fine écriture, cinq feuilles qui contenaient la quintessence de tout son savoir et des cinq mille manuscrits qu'il possédait. Puis il les relut réfléchit, et trouva que ces cinq feuilles elles-mêmes contenaient des choses qui pouvaient être encore plus quintessenciées. Alors il consacra encore une année à réfléchir, et finit par résumer les cinq feuilles en une seule qui était elle-même cinq fois plus petite que les premières. Et lorsqu'il eut fini ce travail, il sentit que sa fin était proche.

Alors le vieux savant, de peur que ses livres et ses manuscrits ne devinssent la propriété d'autrui, les jeta dans la mer jusqu'au dernier, et ne conserva que la petite feuille de papier en question. Il appela son épouse enceinte et lui dit : « Mon temps est fini, ô femme, et il ne m'est pas donné d'élever moi-même l'enfant que le ciel nous accorde et que je ne verrai pas. Mais je lui laisse comme héritage cette petite feuille de papier que tu lui donneras le jour seulement où il te demandera sa part dans les biens de son père. Et lui, s'il arrive à la déchiffrer et à en comprendre la portée, il sera l'homme le plus sage de son siècle. Je desire qu'il soit appelé Hassib ! » Et, avant dit ces paroles, le sage Danial expira dans la paix d'Allah.

On lui fit des funérailles auxquelles assistèrent tous ses disciples et tous les habitants de la ville. Et tous le pleurèrent beaucoup et prirent le deuil de sa mort.

Or quelques jours après, l'épouse de Danial mit au monde un enfant mâle bien fait qui, selon la recommandation du défunt, fut appelé Hassib. Elle fit en

même temps appeler les astrologues qui, une fois leurs calculs faits et leur observation des astres terminée, tirèrent l'horoscope de l'enfant et dirent : « O femme, ton fils vivra de longues années s'il échappe à un danger qui est suspendu sur sa jeunesse. S'il évite ce danger, il atteindra à un grand degré de science et de richesse ! » Et ils s'en allèrent en leur voie.

Lorsque l'enfant eut cinq ans d'âge, sa mère le mit à l'école pour y apprendre quelque chose, mais il n'y apprit rien du tout. Elle le retira alors de l'école et voulut lui faire embrasser une profession, mais il passa de longues années à ne rien faire, et atteignit l'âge de quinze ans sans rien apprendre, et sans arriver à quoi que ce fût pour gagner sa vie et aider sa mère dans les dépenses. Alors sa mère se mit à pleurer et les voisines lui dirent : « Il n'y a que le mariage qui soit capable de lui donner de l'aptitude au travail, car alors il verra bien que lorsqu'on a une femme on travaille pour la faire subsister ! » Ces paroles décidèrent la mère à se lever et à chercher parmi ses connaissances une jeune fille, et en ayant trouvé une qui était à sa convenance, elle la lui donna en mariage. Et le jeune Hassib fut parfait pour son épouse, et ne la négligea pas, au contraire ! Mais il continua à ne rien faire, et à ne prendre goût à aucun travail.

Or, parmi les voisins, il y avait des bûcherons qui un jour dirent à la mère : « Achète à ton fils un âne, des cordes et une hache, et laisse-le aller avec nous couper du bois sur la montagne. Nous vendrons ensuite le bois et nous partagerons le profit

avec lui. De la sorte il pourra t'aider dans les dépenses et mieux entretenir son épouse! »

À ces paroles, la mère de Hassib, pleine de joie, lui acheta tout de suite un âne, des cordes et une hache, et le confia aux bûcherons en le leur recommandant beaucoup : et les bûcherons lui répondirent : « N'aie aucun souci à son sujet. Il est le fils de Danial notre maître, et nous saurons le protéger et veiller sur lui. » Et ils l'emmenèrent avec eux à la montagne, où ils lui apprirent à couper le bois et à le charger sur le dos de l'âne, pour le vendre ensuite au marché. Et Hassib prit un goût extrême à ce métier qui lui permettait de se promener tout en venant en aide à sa mère et à son épouse.

Or, un jour d'entre les jours comme ils coupaient du bois dans la montagne, ils furent surpris par une tempête, accompagnée de pluie et de tonnerre, qui les obligea à courir se réfugier dans une caverne située non loin de là, et où ils allumèrent du feu pour se réchauffer. En même temps ils chargèrent le jeune Hassib, fils de Danial, de fendre les bûches pour alimenter le feu.

Pendant que Hassib, retiré au fond de la caverne, s'occupait à casser du bois, il entendit soudain sa hache résonner sur le sol avec un bruit sonore comme si, à cet endroit, il y avait un espace vide sous terre. Il se mit alors à creuser à ses pieds et mit ainsi à nu un marbre ancien avec un anneau de cuivre...

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-SIXIÈME NUIT

Elle dit :

un marbre ancien avec un anneau de cuivre. A cette vue, il héla ses compagnons qui accoururent et parvinrent à soulever la plaque de marbre. Ils mirent alors à découvert une cavité très large et très profonde où étaient rangés des pots, en quantité innombrable, dont l'aspect était bien vieux et dont le col était scellé soigneusement. Ils descendirent alors Hassib au fond de la cavité, au moyen de cordes, pour qu'il vit le contenu de ces pots et pour qu'il les attachât avec les mêmes cordes, au moyen desquelles on les remonterait dans la caverne.

Le jeune Hassib, une fois descendu dans la cavité, commença par casser avec sa hache le col de l'un de ces pots de terre cuite ; et aussitôt il vit s'en écouler un miel jaune de qualité excellente. Il fit part de sa découverte aux bûcherons qui, bien qu'un peu déçus de trouver du miel là où ils espéraient tomber sur un trésor des temps anciens, ne furent pas peu satisfaits à la pensée du gain que devait leur procurer la vente de ces innombrables pots avec leur contenu. Ils hissèrent donc tous les pots, l'un après l'autre, au fur et à mesure que le jeune Hassib les attachait, les chargèrent sur leurs ânes à la place

du bois et, sans vouloir retirer du fond leur compagnon, ils s'en allèrent tous vers la ville en se disant : « Si nous le tirons de la cavité, nous serons obligés de partager avec lui le profit de la vente. C'est d'ailleurs un vaurien dont la mort est préférable à la vie ! »

Ils s'en allèrent donc au marché avec leurs ânes, et dépêchèrent quelqu'un d'entre eux auprès de la mère de Hassib pour lui dire . « Pendant que nous étions dans la montagne, l'âne de ton fils, quand l'orage éclata sur nous, prit la fuite et obligea ton fils à courir derrière lui pour le rattraper, pendant que nous nous étions réfugiés dans une caverne. Le malheur voulut que soudain un loup sortit de la forêt, tuât ton fils et le mangeât ainsi que l'âne. Et nous n'avons retrouvé de leurs traces qu'un peu de sang et quelques ossements ! »

À cette nouvelle, la malheureuse mère et la pauvre femme de Hassib se frapperent le visage et se couvrirent la tête de poussière en pleurant toutes les larmes de leur désespoir. Et voilà pour elles !

Quant aux bûcherons, ils vendirent les pots de miel à un prix fort avantageux, et réalisèrent un gain si considérable qu'ils purent ouvrir chacun une boutique de marchand pour vendre et acheter. Et ils ne se privèrent d'aucun plaisir, mangeant et buvant les plus excellentes choses, tous les jours. Et voilà pour eux !

Mais pour ce qui est du jeune Hassib, voici ! Lorsqu'il vit qu'on ne le tirait pas de la cavité, il se mit à crier et à supplier, mais en vain, puisque les bûcherons étaient partis et avaient résolu de le lais-

ser mourir là sans le secourir. Il essaya alors de creuser des trous dans les parois pour s'y accrocher des mains et des pieds, mais il constata que les parois étaient de granit et résistaient à l'acier de la hache. Alors son désespoir fut sans bornes, et il allait se jeter au fond de la cavité pour s'y laisser mourir, quand soudain il vit un gros scorpion sortir d'un interstice de la paroi de granit, et s'avancer vers lui pour le piquer. Il l'écrasa d'un coup de hachette et examina l'interstice en question, d'où il vit s'échapper un rai de lumière. Il eut alors l'idée d'enfoncer la lame de la hache dans cet interstice et d'appuyer dessus fortement; et, à sa grande surprise, il put de la sorte soulever une porte qui remonta peu à peu en ménageant une ouverture assez large pour laisser passer un corps d'homme.

A cette vue, Hassib n'hésita pas un instant, pénétra dans l'ouverture et se trouva de la sorte dans une longue galerie souterraine de l'extrémité de laquelle venait la lumière. Il suivit cette galerie pendant une heure de temps, et arriva à une porte considérable en acier noir, avec une serrure d'argent et une clef d'or. Il ouvrit cette porte et se trouva soudain en plein air, sur le rivage d'un lac, au pied d'une colline d'émeraude. Sur le bord de ce lac, il vit un trône d'or resplendissant de pierreries, et, tout autour, se reflétant dans l'eau, des sièges d'or, d'argent, d'émeraude, de cristal, d'acier, de bois d'ébène et de sandal blanc. Il compta ces sièges, et trouva qu'ils étaient au nombre de douze mille, ni plus ni moins. Lorsqu'il eut fini de les compter et d'admirer leur beauté et le paysage, et l'eau qui les reflétait, il



alla s'asseoir sur le trône du milieu, pour mieux jouir du spectacle merveilleux du lac et de la montagne

A peine le jeune Hassib était-il assis sur le trône d'or. qu'il entendit des sons de cymbales et de gongs. et soudain il vit s'avancer. de derrière les flancs de la colline d'émeraude. et se déployer vers le lac. une file de personnes qui glissaient plutôt qu'elles ne marchaient : et il ne sut distinguer leurs formes à cause de l'éloignement. Lorsqu'elles furent plus près. il vit que c'étaient des femmes à la beauté ravissante mais dont toute la moitié inférieure se terminait en un corps allongé et rampant comme celui des serpents. Leur voix était fort agréable. et elles chantaient en grec les louanges d'une reine qu'il ne voyait pas. Mais bientôt apparut de derrière la colline un carré formé par quatre femmes serpentines qui portaient. sur leurs bras élevés au-dessus de leur tête un grand bassin d'or où se trouvait. souriante et pleine de grâce. la reine. Les quatre femmes s'avancèrent jusqu'au trône d'or. d'où Hassib s'était hâté de s'éloigner. y déposèrent leur reine. arrangèrent les plis de ses voiles. et se placèrent derrière elle. tandis que toutes les autres femmes serpentines avaient glissé chacune vers un des sièges précieux disposés autour du lac. Alors la reine. d'une voix au timbre charmant. dit quelques mots en grec à celles qui l'entouraient : et aussitôt un signal fut donné avec les cymbales. et toutes les femmes serpentines entonnèrent un hymne grec en l'honneur de la reine. et s'assirent sur les sièges.

Lorsqu'elles eurent fini leur chant. la reine. qui

avait remarqué la présence de Hassib, tourna la tête gentiment de son côté et lui fit un signe pour l'encourager à s'approcher. Et Hassib, bien que fort ému, s'approcha, et la reine l'invita à s'asseoir et lui dit : « Sois le bienvenu dans mon royaume souterrain, ô jeune homme que la bonne destinée a conduit jusqu'ici ! Chasse toute crainte loin de toi et dis-moi ton nom, car je suis la reine Yamlika, princesse souterraine. Et toutes ces femmes serpentines sont mes sujettes. Parle donc et dis-moi qui tu es, et comment tu as pu arriver jusqu'à ce lac qui est ma résidence d'hiver et où je viens passer quelques mois chaque année, en quittant ma résidence d'été du mont Caucase »

A ces paroles, le jeune Hassib, après avoir embrassé la terre entre les mains de la reine Yamlika, s'assit à sa droite sur un siège d'émeraude et dit : « Je m'appelle Hassib, et je suis le fils du défunt Danial, le savant. De ma profession je suis bûcheron, bien que j'eusse pu arriver à être marchand parmi les fils des hommes, ou même un grand savant. Mais j'ai préféré respirer l'air des forêts et des montagnes, m'étant dit qu'il était toujours temps de s'enfermer, après la mort, entre les quatre murs du tombeau ! » Puis il raconta en détail ce qui lui était arrivé avec les bûcherons et comment, par l'effet du hasard, il avait pu pénétrer jusqu'à ce royaume souterrain

Ce discours du jeune Hassib plut beaucoup à la reine Yamlika qui lui dit : « Hassib, tu dois, depuis le temps que tu as été abandonné dans la fosse, avoir bien faim et bien soif ! » Et elle fit signe à l'une de

ses suivantes qui aussitôt glissa jusqu'au jeune homme en portant sur sa tête un plateau d'or rempli de raisins, de grenades, de pommes, de pastèques, de noisettes, de noix, de figues fraîches et de bananes. Puis, lorsqu'il eut mangé et calmé sa faim, il but d'un sorbet délicieux contenu dans une coupe taillée dans un rubis. Alors la porteuse s'éloigna avec le plateau, et la reine Yamlika, s'adressant à Hassib, lui dit « Maintenant, Hassib, tu peux être assuré que, tant que durera ton séjour dans mon royaume, il ne t'arrivera rien que d'agréable. Si tu as, donc, l'intention de passer une semaine ou deux au milieu de nous, sur le bord de ce lac et à l'ombre de ces montagnes, je te raconterai, pour te faire mieux passer le temps, une histoire qui servira à ton instruction lorsque tu seras de retour au pays des hommes ! »

Et la reine Yamlika, princesse souterraine, au milieu de l'attention des douze mille femmes serpentes assises sur les sièges d'émeraude et d'or, raconta ce qui suit, en langue grecque, au jeune Hassib, fils de Danial le savant.

« Sache, ô Hassib, qu'il y avait dans le royaume des Bani-Israël un roi fort sage qui, à son lit de mort, appela son fils, l'héritier de son trône, et lui dit « O mon fils Belonkia, je te recommande, lorsque tu prendras possession du pouvoir, de faire toi-même l'inventaire de toutes les choses qui se trouvent dans ce palais, et de ne rien laisser passer sans l'examiner avec la plus grande attention ! »

Aussi le premier soin du jeune Beloukia, en devenant roi, fut de passer en revue les effets et les trésors de son père et de parcourir les différentes salles qui servaient de réserve à toutes les choses précieuses amassées dans le palais. Il arriva de la sorte dans une salle retirée où il aperçut une cassette de bois d'ébène placée sur une petite colonne de marbre blanc qui s'élevait au milieu même de la pièce. Beloukia se hâta d'ouvrir la cassette d'ébène et y trouva un petit coffret en or. Il ouvrit ce coffret en or et y vit un rouleau de parchemin qu'il déploya aussitôt. Il y était dit en langue grecque *Celui qui désire devenir le maître et le souverain des hommes, des génies, des oiseaux et des animaux, n'aura qu'à trouver l'anneau que le prophète Soleïmân porte au doigt dans l'île des Sept Mers, qui est son lieu de sépulture. C'est cet anneau magique qu'Adam, père des hommes, portant au doigt dans le paradis, avant sa faute, et qui lui fut enlevé par l'ange Gobraïl qui en fit don plus tard au sage Soleïmân. Mais traverser les mers et aborder à cette île située au delà des Sept Mers, nul navire ne pourrait le tenter. Celui-là seul réussira dans cette entreprise qui trouvera la plante avec le suc de laquelle il suffit de se frotter la plante des pieds pour pouvoir marcher sur la surface de la mer. Cette plante se trouve dans le royaume souterrain de la reine Yamlika. Et seule cette princesse sait l'endroit où croît cette plante, car elle connaît le langage de toutes les plantes et des fleurs, et elle n'ignore aucune de leurs vertus. Que celui qui veut trouver cet anneau aille d'abord au royaume souterrain de la reine Yamlika. Et s'il est assez heureux*



duire au royaume de la princesse souterraine? » Il répondit : « Je le peux ! »

Alors le jeune roi Beloukia nomma son vizir comme son remplaçant dans la direction des affaires du royaume pour toute la durée de son absence, enleva ses attributs royaux, se vêtit du manteau de pèlerin et se chaussa des chaussures de voyage. Après quoi, suivi du sage Offân, il sortit de son palais et de sa ville, et s'enfonça dans le désert.

Alors seulement le sage Offân lui dit : « C'est ici le lieu propice pour faire les conjurations qui doivent nous montrer la route ! » Ils s'arrêtèrent donc, et Offân traça autour de lui, sur le sable, le cercle magique, fit les conjurations rituelles et ne tarda pas à découvrir le lieu où se trouvait, de ce côté-là, l'entrée de mon royaume souterrain. Il fit alors encore quelques autres conjurations, et la terre s'entr'ouvrit et leur livra passage à tous deux jusqu'au lac que tu as sous les yeux, ô Hassib.

Moi, je les reçus avec tous les égards que je rends à quiconque vient visiter mon royaume. Alors ils m'exposèrent l'objet de leur visite, et aussitôt je me fis porter dans mon bassin d'or sur la tête de mes porteuses, et je les conduisis au sommet de cette colline d'émeraude où, sur mon passage, les plantes et les fleurs se mirent à parler chacune en son langage, qui à droite, qui à gauche, en vantant, à voix haute ou à voix basse, leurs vertus particulières. Et, au milieu de ce concert qui montait ainsi vers nous, musical et parfumé de sucs essentiels, nous arrivâmes devant les touffes d'une plante qui, de toutes les corolles rouges de ses fleurs, chantait sous la brise qui

l'inclinait « C'est moi la merveilleuse qui donne à celui qui se frotte les pieds avec mon suc la vertu de marcher sans se mouiller à la surface de toutes les mers créées par Allah Très-Haut ! »

Alors moi je dis à mes deux visiteurs . « La voilà devant vous, la plante que vous cherchez ! » Et Oflân aussitôt cueillit de cette plante autant qu'il en voulut, en écrasa les pousses et en recueillit le suc dans un grand flacon que je lui donnai.

Moi je songeai alors à interroger Oflân et lui dis : « O sage Oflân, peux-tu maintenant me dire le motif qui vous pousse tous deux à traverser les mers ? » Il me répondit : « O reine, c'est pour aller à l'île des Sept Mers chercher l'anneau magique de Soleimân, maître des genn, des hommes, des animaux et des oiseaux ! » Je lui dis « Comment, ô sage, ne sais-tu pas que personne après Soleimân ne pourra, quoi qu'il fasse, devenir le propriétaire de cet anneau ? Crois-moi, Oflân ! et toi aussi, ô jeune roi Beloukia, écoute-moi ! Abandonnez ce projet téméraire, ce projet insensé, de courir les mers de la création pour aller à la recherche de cet anneau que nul ne possédera. Cueillez plutôt ici de la plante qui donne à ceux qui en mangent une jeunesse éternelle ! » Mais ils ne voulurent point m'écouter, et, ayant pris congé de moi, disparurent par où ils étaient venus. »

Ici la reine Yamlika s'arrêta de parler, éplucha une banane qu'elle tendit au jeune Hassib, mangea elle-même une figue, et dit « Avant que je continue, ô Hassib, l'histoire de Beloukia et que je te ra-

conte son voyage sur les Sept Mers et ses autres aventures, ne voudrais-tu savoir exactement la situation de mon royaume au pied du mont Caucase, qui entoure la terre comme une ceinture, et connaître son étendue, ses environs, ses plantes animées et parlantes, ses genn et ses femmes serpentes, nos sujettes, dont Allah seul connaît le nombre ? Veux-tu que je te dise comment le mont Caucase repose tout entier sur un rocher merveilleux d'émeraude, El-Sakhrat, dont le reflet donne aux cieux leur couleur azurée ? Je pourrais par la même occasion te parler de l'endroit précis du Caucase où se trouve le Gennistân, capitale des genn soumis au roi Jân ben-Jân, et te révéler la place où demeure l'oiseau rokh, dans la Vallée des Diamants ; et, en passant, je te montrerais les champs de bataille qui retentirent des exploits de héros fameux ! »

Mais le jeune Hassib répondit : « O reine Yamlika, je préfère de beaucoup connaître la suite des aventures du roi Beloukia ! »

Alors la princesse souterraine continua ainsi :

« Lorsque le jeune Beloukia et le sage Offân m'eurent quittée pour aller à l'île située au bout des Sept Mers, là où se trouve le corps de Soleimân, ils arrivèrent sur le rivage de la Première Mer, et là ils s'assirent par terre et commencèrent par se frotter énergiquement la plante des pieds et les chevilles avec le suc qu'ils avaient recueilli dans le flacon. Puis ils se relevèrent et s'avancèrent d'abord avec beaucoup de précaution sur la mer. Mais lorsqu'ils eurent constaté qu'ils pouvaient, sans crainte de se



noyer, marcher mieux encore sur l'eau que sur la terre ferme, ils s'enhardirent et se mirent en route d'une allure accélérée pour ne pas perdre de temps. Ils marchèrent de la sorte sur cette mer durant trois jours et trois nuits et, au matin du quatrième jour, ils arrivèrent à une île qu'ils prirent pour le paradis, tant ils furent émerveillés de sa beauté.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discretement

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT CINQUANTE-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

. une île qu'ils prirent pour le paradis, tant ils furent émerveillés de sa beauté. La terre qu'ils foulaient était de safran doré, les pierres étaient de jade et de rubis, les prairies se déployaient en parterres de fleurs exquises aux corolles ondulantes sous la brise qu'elles embaumaient, où se mariaient les sourires des roses aux tendres regards des narcisses, où voisinaient les lis, les œillets, les violettes, les camomilles et les anémones, et où, entre les haies blanches des jasmins, folâtraient, légères, les bondissantes gazelles, les forêts de bois d'aloès et d'arbres à grandes fleurs éclatantes bruissaient de toutes leurs branches où roucoulaient les tourterelles pour répondre au murmure des ruisseaux, où les

rossignols racontaient aux roses d'une voix émue leur martyre amoureux, tandis que les roses les écoutaient attentivement, là les sources mélodieuses se cachaient sous les touffes délicates des cannes à sucre, seuls roseaux, là la terre naturelle montrait à l'aise ses jeunes richesses et respirait de tout son printemps

Aussi le roi Beloukia et Offân se promenèrent-ils avec ravissement jusqu'au soir sous l'ombrage des bosquets, en contemplant ces merveilles qui leur remplissaient l'âme de délices. Puis, comme la nuit tombait, ils montèrent sur un arbre pour s'y endormir, et ils allaient effectivement fermer les yeux quand soudain l'île retentit d'un formidable mugissement qui l'ébranla jusque dans ses fondements, et ils aperçurent, sortant des flots de la mer, un animal monstrueux qui tenait dans sa gueule une pierre brillante comme un flambeau, et, immédiatement derrière lui, une multitude d'autres monstres marins qui tenaient également chacun dans sa gueule une pierre lumineuse. Aussi l'île devint-elle bientôt aussi éclairée de toutes ces pierres qu'en plein jour. Au même moment, et de tous les côtés à la fois, vinrent des lions, des tigres et des léopards en quantité telle qu'Allah seul aurait pu les dénombrer. Et les animaux de la terre se rencontrèrent sur le rivage avec les animaux marins, et tous se mirent à causer et à converser entre eux jusqu'au matin. Alors les monstres marins retournèrent dans la mer et les fauves se dispersèrent dans les forêts. Et Beloukia et Offân, qui n'avaient pu fermer l'œil de toute la nuit, tant la peur les avait tenus, se hâtèrent de descendre de l'arbre

et de courir au rivage où ils se frottèrent les pieds avec le suc de la plante, pour aussitôt poursuivre leur voyage maritime

Ils voyagerent de la sorte sur la Deuxieme Mer pendant des jours et des nuits jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pied d'une chaîne de montagnes au milieu desquelles s'ouvrait une vallée merveilleuse où tous les cailloux et tous les rochers étaient en pierre d'aimant, mais où il n'y avait pas trace de fauves ou d'autres animaux féroces. Aussi se promenèrent-ils toute la journée, un peu à l'aventure, se nourrissant de poissons séchés, et, vers le soir, ils s'assurent au bord de la mer pour voir se coucher le soleil, quand soudain ils entendirent un miaulement effrayant et, à quelques pas derrière eux, ils virent un tigre qui était tout prêt à bondir sur eux. Ils eurent juste le temps de se frotter les pieds avec le suc de la plante et de s'enfuir, hors de portée, sur la mer

Or, c'était la Troisieme Mer. Et cette nuit-là fut une nuit bien noire, et la mer, sous un vent qui soufflait avec violence, devint très agitée, ce qui rendit la marche extrêmement fatigante surtout pour des voyageurs déjà exténués par le manque de sommeil. Heureusement ils arrivèrent, à l'aube, dans une île où ils commencèrent d'abord par s'étendre pour se reposer. Après quoi ils se levèrent pour parcourir l'île et la trouvèrent couverte d'arbres fruitiers. Mais ces arbres avaient cette particularité merveilleuse que leurs fruits croissaient tout confits sur les branches. Aussi les deux voyageurs se plurent-ils extraordinairement dans cette île, surtout Beloukia qui aimait

à l'extrême les fruits confits, et en général toutes les choses confites, et qui passa toute la journée à se régaler. Il obligea même le sage Offân à s'arrêter là dix jours entiers pour avoir le temps de se rassasier de ces délicieux fruits-là. Pourtant, à la fin du dixième jour, il avait tellement abusé de ces douceurs, qu'il eut mal au ventre et, dégoûté, il se hâta de se frotter la plante des pieds et les chevilles avec le suc de la plante, ainsi qu'Offân, et de se mettre en route sur la Quatrième Mer.

Ils voyagèrent quatre jours et quatre nuits sur cette Quatrième Mer et atterrirent à une île qui n'était qu'un banc de sable très fin de couleur blanche, où nichaient des reptiles de toutes formes dont on voyait les œufs couvrir au soleil. Comme ils n'apercevaient sur cette île aucun arbre ni un seul brin d'herbe, ils ne voulurent s'y arrêter que juste le temps de se reposer et de se frotter les pieds avec le suc contenu dans le flacon.

Sur la Cinquième Mer, ils voyagèrent seulement un jour et une nuit, car ils trouvèrent au matin une petite île dont les montagnes étaient de cristal, avec de larges veines d'or, et étaient couvertes d'arbres étonnants dont les fleurs étaient d'un jaune brillant. Ces fleurs, à la tombée de la nuit, étincelèrent comme des astres, et leur éclat, reflété par les rochers de cristal, illumina l'île et la rendit plus brillante qu'en plein jour. Et Offân dit à Beloukia : « Tu as sous les yeux l'Île des Fleurs d'or. Ce sont ces fleurs qui, une fois tombées des arbres et desséchées, se réduisent en poudre et finissent par former, par leur fusion, les veines d'où l'on tire l'or. Cette Île des Fleurs d'or

n'est qu'une parcelle du soleil, détachée de l'astre, et tombée ici-même autrefois. » Ils passèrent donc dans cette île une nuit magnifique, et le lendemain, ils se frottèrent les pieds avec le liquide précieux et pénétrèrent dans la sixième région maritime.

Ils voyagèrent sur la Sixième Mer .

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTIÈME NUIT

Elle dit .

Ils voyagèrent sur la Sixième Mer assez longtemps pour éprouver un grand plaisir à arriver à une île couverte d'une très belle végétation, où ils purent prendre quelque repos sur le rivage. Ils se leverent ensuite et se mirent à se promener dans l'île. Mais quelle ne fut point leur épouvante de voir que les arbres portaient, en guise de fruits, des têtes humaines suspendues par les cheveux ! Ces fruits à tête humaine n'avaient pas tous la même expression : les uns souriaient, les autres pleuraient ou riaient, tandis que ceux qui étaient tombés des arbres se roulaient dans la poussière et finissaient par se transformer en globes de feu qui éclairaient la forêt et faisaient pâlir la lumière du soleil. Et les deux voyageurs ne purent s'empêcher de penser : « Quelle

singulière forêt! » Mais ils n'osèrent pas trop s'approcher de ces fruits étranges, et préférèrent retourner sur le rivage. Or, comme le soir tombait, ils s'assirent derrière un rocher et virent soudain émerger de l'eau et s'avancer sur le rivage douze Filles de la Mer, d'une beauté sans pareille et le cou entouré d'un collier de perles, qui se mirent à danser en rond, à sauter et à se livrer entre elles à mille jeux folâtres pendant une heure de temps. Après quoi elles se mirent à chanter au clair de lune, et s'éloignèrent en nageant sur l'eau. Et Beloukia et Offân, bien que fort charmés de la beauté, des danses et des chants des Filles de la Mer, ne voulurent point prolonger davantage leur séjour dans cette île, à cause des fruits effrayants à tête humaine. Ils se frottèrent donc la plante des pieds et les chevilles avec le suc renfermé dans le flacon et s'avancèrent sur la Septième Mer.

Leur voyage sur cette Septième Mer fut de très longue durée, car ils marchèrent deux mois, jour et nuit, sans rencontrer aucune terre sur leur route. Et ils étaient obligés, pour ne pas mourir de faim, d'attraper prestement les poissons qui venaient de temps en temps à la surface de l'eau, et de les manger crus, tels quels. Et ils commencèrent ainsi à sentir combien sages étaient les conseils que je leur avais donnés, et à regretter de ne les avoir pas suivis. Ils finirent tout de même par arriver à une île qu'ils conjecturèrent être l'île des Sept Mers où devait se trouver le corps de Soleimân portant l'anneau magique à l'un de ses doigts.

Ils trouvèrent cette île des Sept Mers couverte de

très beaux arbres fruitiers, et arrosée par de nombreux cours d'eau. Et comme ils avaient bien faim et avaient la gorge desséchée depuis le temps où ils étaient réduits à ne prendre pour tout aliment que des poissons crus, ce fut avec un plaisir extrême qu'ils s'approchèrent d'un grand pommier aux branches pesantes de grappes de pommes mûres. Et Beloukia tendit la main et voulut cueillir de ces fruits ; mais soudain, de l'intérieur même de l'arbre, une voix terrible se fit entendre qui leur cria à tous deux : « Si vous touchez à ces fruits, vous allez être coupés en deux moitiés ! » Et, au même instant, en face d'eux apparut un énorme géant haut de quarante bras, en mesure de ce temps-là ! Et Beloukia, à la limite de la terreur, lui demanda : « O chef des géants, nous allons mourir de faim, et nous ne savons pourquoi tu nous défends de toucher à ces pommes ! » Le géant répondit : « Comment pouvez-vous prétendre ignorer le motif de cette défense ? Avez-vous donc oublié, ô fils des hommes, que le père de votre race, Adam, a désobéi aux ordres d'Allah en mangeant de ces fruits défendus ? Or, depuis ce temps-là, je suis chargé de garder cet arbre et de tuer tous ceux qui tendraient la main vers ces fruits ! Éloignez-vous donc, et cherchez ailleurs de quoi vous nourrir ! »

A ces paroles, Beloukia et Offàn se hâtèrent de quitter cet endroit, et s'enfoncèrent dans l'intérieur de l'île. Ils cherchèrent d'autres fruits et les mangèrent, puis ils se mirent à la recherche du lieu où pouvait se trouver le corps de Soleimân.

Après avoir erré dans l'île pendant un jour et une nuit, ils arrivèrent à une colline dont les rochers

étaient en ambre jaune et en musc, et dans les flancs de laquelle s'ouvrait une grotte magnifique dont la voûte et les parois étaient en diamants. Comme elle se trouvait ainsi éclairée aussi bien qu'en plein soleil, ils s'y engagèrent profondément, et, à mesure qu'ils s'avançaient, ils voyaient s'augmenter la clarté et s'élargir la voûte. Ils marchaient ainsi, en s'émerveillant, et commençaient à se demander si la grotte avait une fin, quand ils arrivèrent tout à coup dans une salle immense creusée dans le diamant et qui avait en son milieu un grand lit d'or massif sur lequel était étendu Soleimân ben-Daoud, reconnaissable à son manteau vert orné de perles et de pierres et à l'anneau magique qui cerclait son doigt de la main droite et lançait des feux dont pâlisait l'éclat de la salle de diamant. Sa main qui portait l'anneau au petit doigt reposait sur sa poitrine, et son autre main étendue tenait le sceptre d'or aux yeux d'émeraude.

A cette vue, Beloukia et Offân furent saisis d'un grand sentiment de respect, et n'osèrent plus avancer. Mais bientôt Offân dit à Beloukia « Si nous avons affronté tant de périls et éprouvé toutes ces fatigues, ce n'est point pour reculer, maintenant que nous avons atteint le but. Je vais donc m'avancer seul près de ce trône où dort le prophète, et toi, de ton côté, tu vas prononcer les formules de conjuration que je t'ai enseignées et qui sont nécessaires pour faire glisser l'anneau du doigt rigide. »

Alors Beloukia commença à prononcer les formules conjuratoires, et Offân s'approcha du trône et tendit la main pour enlever l'anneau. Mais Beloukia,



dans son émotion, avait prononcé de travers les paroles magiques, et cette erreur fut fatale à Oslân, car aussitôt du plafond lumineux tomba une goutte de diamant liquide qui l'enflamma tout entier et, en quelques instants, le réduisit en une poignée de cendres, au pied du trône de Soleimân

Lorsque Beloukia vit le châtiment infligé à Oslân pour sa tentative sacrilège, il se hâta de se sauver à travers la grotte et d'arriver à la sortie pour courir directement à la mer. Là il voulut se frotter les pieds et s'en aller de l'île, mais il vit bien qu'il ne le pouvait plus désormais, puisque

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se lut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit

mais il vit bien qu'il ne le pouvait plus désormais, puisque Oslân était brûlé et que le flacon miraculeux avait été consumé avec lui

Alors, bien triste, il comprit enfin toute l'exactitude et toute la justesse des paroles que je lui avais dites en lui annonçant les malheurs qui l'attendaient dans cette entreprise, et il se mit à marcher dans l'île, au hasard, ne sachant ce qu'il allait devenir,

maintenant tout seul, sans personne qui pût lui servir de guide.

Pendant qu'il marchait de la sorte, il vit un grand tourbillon de poussière d'où sortait un tumulte qui devint assourdissant comme le tonnerre, et il entendit là-dedans le choc des lances et des épées, et le vacarme produit par des galops et des cris qui n'avaient rien d'humain; et soudain il aperçut, sortant de la poussière dissipée, une armée entière d'éfrits, de genn, de mareds, de ghouls, de khotrobs, de saals, de baharis, en un mot toutes les espèces d'esprits de l'air, de la mer, de la terre, des bois, des eaux et du désert.

Cette vue lui causa une terreur telle qu'il n'essaya même plus de bouger, et il attendit là jusqu'à ce que le chef de cette armée étonnante s'avancât jusqu'à lui et lui demandât : « Qui donc es-tu, toi ? Et comment as-tu fait pour arriver jusqu'à cette île, où nous venons chaque année pour surveiller la grotte où dort notre maître à tous, Soleimân ben-Daoud ? » Beloukia répondit : « O chef des braves, je suis Beloukia, roi des Bani-Israël. Je me suis égaré sur mer, et voilà pourquoi je suis ici. Mais permets-moi, à mon tour, de te demander qui tu es, et qui sont tous ces guerriers ? » Il répondit : « Nous sommes les genn, ceux de la descendance de Jân ben-Jân. Nous venons en ce moment du pays où réside notre roi, le puissant Sakhr, maître de la Terre-Blanche où régna autrefois Scheddad fils d'Aâd ! » Beloukia demanda : « Mais où est-elle située cette Terre-Blanche où règne le puissant Sakhr ? » Il répondit : « Derrière le mont Caucase, qui est à une distance de soixante-quinze

mois d'ici, en mesure humaine Mais nous, nous pouvons y aller en l'espace d'un clin d'œil. Si tu veux, puisque tu es un fils de roi, nous pouvons te prendre et te présenter à notre maître ! » Beloukia ne manqua pas d'accepter, et fut aussitôt transporté par les genn dans la résidence du roi Sakhr, leur roi

Il vit une plaine magnifique sillonnée par des canaux au lit d'or et d'argent, cette plaine, dont le sol était couvert de musc et de safran, était ombragée par des arbres artificiels aux branches d'émeraude et aux fruits de rubis, et couverte de tentes superbes en soie verte soutenues par des colonnes d'or incrustées de pierreries Au milieu de cette plaine s'élevait un pavillon plus haut que les autres, en soie rouge et bleue, soutenu par des colonnes d'émeraude et de rubis, et où, sur un trône d'or massif, était assis le roi Sakhr, ayant à sa droite les autres rois, ses vassaux, et à sa gauche ses vizirs et ses lieutenants, ses notables et ses chambellans,

Lorsqu'il fut en présence du roi, Beloukia commença par embrasser la terre entre ses mains, et lui fit son compliment. Alors le roi Sakhr l'invita, avec beaucoup de bienveillance, à s'asseoir sur un siège d'or, à ses côtés Puis il lui demanda de lui dire son nom et de lui raconter son histoire. Et Beloukia lui dit qui il était et lui raconta, sans omettre un détail, toute son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin

Le roi Sakhr et tous ceux qui l'entouraient furent, en entendant ce récit, à la limite de l'étonnement. Puis, sur un signe du roi, la nappe fut tendue pour le festin, et les genn serviteurs apportèrent les

plateaux et les porcelaines. Les plateaux d'or contenaient cinquante jeunes chameaux bouillis et cinquante autres rôtis, tandis que les plateaux d'argent contenaient cinquante têtes de moutons, et que les fruits, merveilleux de grosseur et de qualité, étaient disposés en rangs bien alignés sur les porcelaines. Et, lorsque tout fut prêt, on mangea et on but avec abondance, et, le repas terminé, il ne resta absolument pas trace sur les plateaux et les porcelaines des mets et des choses exquisés qui les remplissaient.

Alors seulement le roi Sakhr dit à Beloukia : « Tu ignores sans doute, ô Beloukia, notre histoire et notre origine. Or, je vais te renseigner en quelques mots pour que, à ton retour parmi les fils des hommes, tu puisses transmettre aux âges la vérité sur ces questions encore obscures parmi eux.

» Sache donc, ô Beloukia

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-DEUXIÈME NUIT

Elle dit

» .. Sache donc, ô Beloukia, qu'au commencement des temps Allah Très-Haut créa le Feu, et le renferma dans le Globe dans sept différentes régions,

placées les unes au-dessous des autres, chacune à une distance de mille années, en mesure humaine

» Il appela la première région du Feu Gehannam, et, dans son esprit, la destina aux créatures rebelles et non repentantes. Il appela la seconde région Lazy, car il la creusa en gouffre, et la destina à tous ceux qui, après la venue future du prophète Môhammad (sur lui la prière et la paix !) resteraient dans leurs erreurs et leurs ténèbres et refuseraient de devenir des Croyants ! Il constitua ensuite la troisième région et, lui ayant donné la forme d'une chaudière bouillante, l'appela El-Jahim, et y enferma les démons Gog et Magog. Après quoi il forma la quatrième région, la nomma Sair, et en fit l'habitation d'Eblis, le chef des anges rebelles, qui avait refusé de reconnaître Adam et de le saluer, désobéissant ainsi aux ordres formels du Très-Haut. Puis il limita la cinquième région, lui donna le nom de Saqhar et la réserva aux impies, aux menteurs et aux oigueilleux. Cela fait, il creusa une immense caverne, la remplit d'air embrasé et pestilentiel, l'appela Hitmat, et la destina aux tortures des juifs et des chrétiens. Quant à la septième, nommée Hawya, il en fit une réserve toute prête à contenir le surplus des juifs et des chrétiens, et de ceux qui ne seraient Croyants qu'extérieurement. Ces deux dernières régions sont les plus effroyables, tandis que la première est fort supportable. Leur structure est assez pareille. Ainsi dans la première, Gehannam, on ne compte pas moins de soixante-dix mille montagnes de feu, qui renferment chacune soixante-dix mille vallées, chaque vallée renferme soixante-dix mille villes, chaque ville,

soixante-dix mille tours, chaque tour, soixante-dix mille maisons, et chaque maison, soixante-dix mille bancs Or, chacun de ces bancs, dont le nombre vous sera donné par la multiplication de tous ces chiffres, contient soixante-dix mille tortures et supplices divers, dont Allah seul connaît la variété, l'intensité et la durée Et, comme cette région est la moins brûlante des sept, tu peux te faire idée, ô Beloukia, des tourments renfermés dans les six autres régions

» Si je t'ai donné cet aperçu et ces explications sur le Feu, ô Beloukia, c'est que nous, les genn, sommes les fils du Feu.

» En effet, les deux premiers êtres qu'Allah a créés du Feu, sont deux genn dont Il fit sa garde particulière et qu'Il appela Khallit et Mallit ; et Il donna à l'un la forme d'un lion et à l'autre la forme d'un loup Il donna au lion des organes mâles et au loup des organes femelles. La queue du lion Khallit avait une longueur égale à une distance parcourue pendant vingt années, et la vulve de Mallit, la louve, avait la forme d'une tortue, dont la grosseur était proportionnée à la longueur de la queue de Khallit. L'un était de couleur bigarrée de blanc et de noir, et l'autre était rose et blanche Et Allah unit Khallit et Mallit sexuellement, et de leur copulation fit naître des dragons, des serpents, des scorpions et des bêtes puantes dont il peupla les Sept Régions pour le supplice des damnés Ensuite Allah ordonna à Khallit et à Mallit de copuler une seconde fois, et, de ce second accouplement, fit naître sept mâles et sept femelles qui grandirent dans l'obéissance. A

leur majorité, l'un d'eux, qui donnait les plus belles espérances par sa conduite exemplaire, fut spécialement distingué par le Tres-Haut qui en fit le chef de ses cohortes constituées par la reproduction incessante du lion et de la louve. C'est lui justement dont le nom était Éblis. Mais plus tard, lors de sa désobéissance aux ordres d'Allah, qui lui enjoignait de se prosterner devant Adam, il fut précipité dans la quatrième région avec tous ceux qui l'avaient soutenu. Et c'est Éblis et sa descendance qui peuplèrent l'enfer de démons mâles et femelles. Quant aux dix autres garçons et aux autres filles, restés dans la soumission, ils s'unirent entre eux et eurent comme enfants les genn, dont nous sommes, ô Beloukia. Et telle est, en peu de mots, notre généalogie. Ne t'étonne donc pas si tu nous vois manger tellement, puisque nous tenons notre origine d'un lion et d'une louve. Pour te donner une idée de la capacité de notre ventre, je te dirai que chacun de nous, dans sa journée, avale dix chameaux, vingt moutons, et boit quarante cuillerées de bouillon, chaque cuillerée de la contenance d'un chaudron.

» Maintenant, ô Beloukia, pour qu'à ton retour parmi les fils des hommes ton instruction soit parfaite, sache que la terre que nous habitons est toujours rafraîchie par les neiges du mont Caucase qui l'environne comme une ceinture. Sans cela, notre terre serait insupportable à habiter à cause du feu souterrain. Elle est constituée, elle aussi, par sept étages qui reposent sur les épaules d'un genni doué d'une force merveilleuse. Ce genni est debout sur un rocher qui repose sur le dos d'un taureau, le taureau est porté

par un énorme poisson, et le poisson nage à la surface de la Mer de l'Éternité

» La Mer de l'Éternité a, comme lit, l'étage supérieur de l'enfer, lequel, avec ses sept régions, est contenu dans la gueule d'un monstrueux serpent qui restera immobile jusqu'au jour du Jugement. Alors il vomira de sa gueule l'enfer et son contenu en présence du Très-Haut qui prononcera son arrêt d'une façon définitive.

» Voilà, ô Beloukia...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

» . Voilà, ô Beloukia, rapidement résumées, notre histoire, notre origine et la formation du globe.

» Je dois également te dire, pour achever ton instruction à ce sujet, que notre âge reste toujours le même, nous ne vieillissons jamais, tandis que sur la terre, autour de nous, la nature et les hommes et tous les êtres créés s'acheminent invariablement vers la décrépitude. Cette vertu, nous la devons à la fontaine de vie dont nous buvons et dont, dans la région des Ténèbres, Khizr est le gardien. C'est lui, ce vénérable Khizr, qui égalise les saisons, revêt les arbres de



leurs couronnes vertes, fait courir les eaux fugitives, déroule le tapis verdoyant des prairies et, revêtu de son manteau vert dans les sons, mêle les tentes légères dont se colorent les cieux au crépuscule

» Et maintenant, ô Beloukia, comme tu m'as écouté avec une grande attention, pour te récompenser je vais te faire emporter d'ici et déposer à l'entrée de ton pays, si toutefois tu le désires ! »

A ces paroles, Beloukia remercia avec effusion le roi Sakhr, chef des genn, de son hospitalité, de ses leçons et de son offre, qu'il accepta avec empressement. Il prit donc congé du roi, de ses vizens et des autres genn, et monta à califourchon sur les épaules d'un fort solide éfrit qui, en moins d'un clin d'œil, lui fit traverser l'espace et le déposa doucement en pays connu, vers les frontières de son pays.

Comme Beloukia, une fois qu'il eut reconnu la direction à suivre, se disposait à prendre la route de sa capitale, il vit, assis entre deux tombeaux et pleurant avec amertume, un jeune homme d'une beauté ravissante, mais au teint pâle et à l'air bien triste. Il s'approcha de lui, le salua amicalement, et lui dit : « O bel adolescent, pourquoi te vois-je assis pleurant entre ces deux tombeaux ? Pourquoi cet air affligé, dis-le moi, pour que j'essaie de te consoler ! » Le jeune homme leva ses regards tristes vers Beloukia et lui dit, les larmes aux yeux : « O voyageur, pourquoi t'arrêter dans ta voie ? Laisse mes larmes couler, dans la solitude, sur ces pierres de ma douleur ! » Mais Beloukia lui dit : « O frère d'infortune, sache que j'ai un cœur compatissant prêt à t'écouter. Tu peux donc sans crainte me révéler la cause de ta

'tristesse' » Et il s'assit sur le marbre tout contre lui, lui prit les mains dans les siennes et, pour l'encourager à parler, lui raconta sa propre histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Ensuite il lui dit. « Et toi, ô mon frère, quelle est ton histoire ? Hâte-toi, je t'en prie, de me la raconter, car je pressens qu'elle doit être attachante infiniment ! »

## HISTOIRE DU BEL ADOLESCENT TRISTE

Alors l'adolescent à la figure douce et triste, qui pleurait entre les deux tombeaux, dit au jeune roi Beloukia.

« Sache, ô mon frère, que moi aussi je suis un fils de roi, et mon histoire est si étrange et si extraordinaire que si elle était écrite avec les aiguilles sur le coin intérieur de l'œil elle servirait de leçon salutaire à qui la lirait avec sympathie. Je ne veux donc pas différer davantage de te la raconter ! »

Il se tut alors quelques instants, essaya ses larmes, et, le front appuyé sur la main, il commença ainsi cette merveilleuse histoire :

« Je suis né, ô mon frère, dans le pays de Kaboul où règne le roi Tigmos, mon père, chef des Bani-Schalân et de l'Afghanistan. Mon père, qui est un roi

très grand et très juste, a sous sa suzeraineté sept rois tributaires, maîtres chacun de cent villes et de cent forteresses. Il commande à cent mille cavaliers courageux et à cent mille braves guerriers. Quant à ma mère, elle est la fille du roi Bahrawan, souverain du Khorassân. Mon nom est Jânschah.

Dès mon enfance, mon père me fit instruire dans les sciences, les arts et les exercices du corps, de sorte qu'à l'âge de quinze ans je comptais parmi les meilleurs cavaliers du royaume et dirigeais les chasses et les courses sur mon cheval plus rapide que l'antilope.

Un jour d'entre les jours, dans une chasse où se trouvaient le roi mon père et tous ses officiers, nous étions depuis trois jours dans les forêts et nous avions tué beaucoup de gibier, quand, à la tombée de la nuit, j'aperçus une gazelle d'une élégance extrême apparaître à quelques pas de l'endroit où je me trouvais avec sept de mes mamalik. Lorsqu'elle nous vit, elle s'effaroucha et, bondissant, elle fit de toute sa légèreté. Alors moi, suivi de mes mamalik, je la poursuivis pendant plusieurs heures, et nous arrivâmes de la sorte devant un fleuve très large et très profond, où nous crûmes pouvoir la cerner et la prendre. Mais elle, après une courte hésitation, se jeta à l'eau et se mit à nager pour atteindre l'autre bord. Et nous, nous descendîmes vivement de nos chevaux, nous les confiâmes à l'un de nous, nous nous élançâmes dans une barque de pêche qui se trouvait là amarrée, et nous manœuvrâmes rapidement pour atteindre la gazelle. Mais lorsque nous arrivâmes au milieu du fleuve, nous ne pûmes plus

être les maîtres de notre embarcation que le vent et le courant très fort se mirent à entraîner à la dérive, au milieu de l'obscurité grandissante, sans que nos efforts parvinssent à nous mettre dans une direction salubre. Et nous fûmes ainsi entraînés toute la nuit, avec une rapidité effrayante, croyant à chaque instant nous fracasser contre quelque rocher à fleur d'eau ou quelque autre obstacle sur notre route forcée. Et cette course dura également toute la journée et toute la nuit suivante. Et ce ne fut que le lendemain matin que nous pûmes enfin aborder à une terre où nous avait jetés le courant.

Pendant ce temps, le roi Tigmos, mon père, avait appris notre disparition sur le fleuve, en interrogeant le mamelouk qui gardait nos chevaux. Et à cette nouvelle, il fut dans un tel désespoir qu'il éclata en sanglots, jeta sa couronne à terre, se mordit les mains de douleur, et se hâta d'envoyer de toutes parts à ma recherche des émissaires connaissant ces contrées inexplorées. Quant à ma mère, en apprenant ma disparition, elle se donna de grands coups au visage, déchira ses habits, se meurtrit la poitrine, s'arracha les cheveux, et revêtit les habits de deuil.

Pour nous, en abordant à cette terre, nous trouvâmes une belle source qui coulait sous les arbres, et un homme assis tranquillement à se rafraîchir les pieds dans l'eau. Nous le saluâmes poliment et nous lui demandâmes où nous étions. Mais l'homme, sans nous rendre notre salut, nous répondit d'une voix de fausset semblable au cri d'un corbeau ou de quelque autre oiseau de proie..

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se lut.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit .

. nous répondit d'une voix de fausset semblable au cri d'un corbeau ou de quelque autre oiseau de proie Puis il se leva tout d'un coup, se divisa d'un mouvement en deux parties, en se coupant par la moitié, et courut à nous par son tronc seulement, tandis que sa partie inférieure courait dans une autre direction Et au même moment, de tous les points de la forêt, apparurent d'autres hommes semblables à celui-là, qui coururent à la fontaine, se divisèrent en deux parties d'un mouvement de recul, et s'élancèrent sur nous quant à leur tronc seulement. Ils se jetèrent alors sur trois de mes mamalik qui étaient les plus proches d'eux et se mirent immédiatement à les dévorer vivants, tandis que moi et mes trois autres mamalik, à la limite de l'épouvante, nous nous élançons dans notre barque et, préférant mille fois être engloutis dans l'eau que dévorés par ces monstres, nous nous hâtons de nous éloigner du rivage, nous laissant à nouveau emporter par le courant. Et nous vîmes alors courir sur le rivage, en essayant de nous atteindre, pendant que les troncs dévoreraient mes trois malheureux mamalik, toutes

les jambes et les cuisses en un galop forcené et sans ordre qui nous terrifia dans notre barque déjà hors de leur portée. Et nous étions aussi bien étonnés de l'appétit farouche de ces troncs au ventre coupé, et nous nous demandions comment une pareille chose était possible, tout en déplorant le sort de nos malheureux compagnons

Nous fûmes emportés par le courant jusqu'au lendemain, et nous arrivâmes alors à une terre couverte d'arbres fruitiers et de fleurs charmantes dans de grands jardins. Mais, lorsque notre barque fut amarée, moi je ne voulus pas descendre à terre cette fois, et je chargeai mes trois mamalik d'aller d'abord inspecter les lieux. Ils s'en allèrent donc les premiers et, après s'être absentés une demi-journée, ils revinrent me raconter qu'ils avaient parcouru une grande distance, en allant à droite et à gauche, sans rien trouver de suspect, après quoi ils avaient vu un palais de marbre blanc dont les pavillons étaient de cristal pur, et au milieu duquel se déployait un jardin magnifique avec un lac superbe, ils étaient entrés dans le palais et avaient vu une salle immense où des sièges d'ivoire étaient rangés autour d'un trône d'or enrichi de diamants et de rubis, mais ils n'avaient vu personne, pas plus dans les jardins que dans le palais.

Lorsqu'ils m'eurent fait ce rapport rassurant, moi je me décidai à sortir de la barque et je pris avec eux le chemin du palais. Nous commençâmes d'abord par satisfaire notre faim en mangeant les fruits délicieux des arbres du jardin, puis nous entrâmes dans le palais nous reposer. Moi, je m'assis sur le trône d'or

et mes mamalik sur les sièges d'ivoire ; et, à ce spectacle, je me rappelai le roi mon père, ma mère et le trône que j'avais perdu, et je me mis à pleurer, et mes mamalik aussi pleurèrent d'émotion.

Pendant que nous étions plongés dans ces souvenirs attristants, nous entendîmes un grand bruit, pareil au tumulte de la mer, et nous vîmes bientôt entrer dans la salle où nous étions un cortège formé par des vizirs, des émirs, des chambellans et des notables, mais tous étaient de l'espèce des singes. Il y en avait qui étaient de la grande variété et d'autres qui étaient de la petite espèce. Et nous crûmes notre fin cette fois arrivée. Mais le grand-vizir des singes, qui était de la variété la plus énorme, vint, avec les signes les plus évidents du respect, s'incliner devant moi et me dire, en langage humain, que lui et tout le peuple me reconnaissaient pour leur roi, et nommaient mes trois mamalik chefs de leur armée. Puis, après nous avoir fait servir à manger des gazelles rôties, il m'invita à venir passer en revue l'armée des singes, mes sujets, avant le combat que nous devions livrer à leurs ennemis anciens, les ghoulis qui habitaient la contrée voisine.

Alors moi, comme j'étais bien fatigué, je congédiai le grand-vizir et les autres, ne gardant auprès de moi que mes trois mamalik. Après nous être entretenus pendant une heure de temps sur notre nouvelle situation, nous résolûmes de nous enfuir au plus vite de ce palais et de cette terre, et nous nous dirigeâmes vers notre embarcation, mais, en arrivant au fleuve, nous constatâmes qu'elle avait disparu, et nous fûmes obligés de reve-

nir au palais où nous dormîmes jusqu'au matin

A notre réveil, le grand-vizir de mes nouveaux sujets vint me saluer, et me dit que tout était prêt pour le combat contre les ghouls. Et en même temps, les autres vizirs amenèrent, à la porte du palais, pour moi et mes mamalik, quatre gros chiens qui devaient nous servir de chevaux et qui étaient bridés avec des chaînes d'acier. Et moi et mes mamalik nous fûmes bien obligés de monter sur ces chiens, et de prendre les devants, tandis que derrière nous, avec des hurlements et des cris effroyables, nous suivait toute l'armée innombrable de mes sujets singes dirigée par mon grand-vizir.

Au bout d'une journée et d'une nuit de marche, nous arrivâmes en face d'une haute montagne noire où se trouvaient les repaires des ghouls, lesquels ne tardèrent pas à se montrer. Ils étaient de différentes formes, toutes plus épouvantables les unes que les autres. Les uns avaient une tête de bœuf sur un corps de chameau, d'autres ressemblaient à des hyènes, tandis que d'autres avaient un aspect indescriptible d'horreur et qui ne ressemblait à rien de connu, pour établir une comparaison.

Lorsque les ghouls nous eurent aperçus, ils descendirent de la montagné, et, s'arrêtant à une certaine distance, ils commencèrent par nous accabler sous une pluie de cailloux. Mes sujets ripostèrent de la même façon, et la mêlée devint bientôt terrible de part et d'autre. Moi et mes mamalik, armés de nos arcs, nous lançâmes aux ghouls une grande quantité de flèches qui en tuèrent un grand nombre, à la joie de mes sujets que ce spectacle remplit d'ar-



deur Aussi nous finîmes par remporter la victoire, et nous nous mîmes à la poursuite des ghouls.

Alors moi et mes mamalik, nous résolûmes de profiter du désordre de la course pour, montés sur nos chiens, échapper à mes sujets les singes, en prenant la fuite du côté opposé, sans qu'ils nous aperçussent, et, au grand galop, nous disparûmes à leur vue.

Au bout d'une longue course, nous nous arrê tâmes pour laisser respirer nos montures, et nous vîmes en face de nous un grand rocher taillé en forme de table où se trouvait gravée une inscription en langue hébraïque, qui contenait ceci.

*O toi, captif que la destinée a jeté dans cette région pour faire de toi le roi des singes, si tu veux renoncer à ta royauté par la fuite, deux chemins s'ouvrent devant toi pour la délivrance. L'un de ces chemins se trouve à ta droite, et il est le plus court pour te conduire au bord de l'océan qui entoure le monde : mais il traverse des déserts farouches remplis de monstres et de genn malfaisants. L'autre, à gauche, est long de quatre mois de route, et traverse une grande vallée qui est la Vallée des Fourmis. En prenant ce chemin et en te garant des fourmis, tu aboutiras à une montagne de feu au pied de laquelle se trouve la Ville des Juifs. Moi, Soleimân ben-Daoud, j'ai écrit ceci pour ton salut !*

Lorsque nous eûmes lu cette inscription, nous fûmes à la limite de l'étonnement, et nous nous hâtâmes de prendre le chemin de gauche qui devait

nous conduire à la Ville des Juifs en passant par la Vallée des Fourmis..

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit

.. le chemin de gauche qui devait nous conduire à la Ville des Juifs en passant par la Vallée des Fourmis Mais nous n'étions pas en marche depuis une journée quand nous entendîmes le sol trembler sous nos pieds, et bientôt, derrière nous, nous vîmes poindre et arriver à toute vitesse mes sujets les singes avec le grand-vizir à leur tête. Lorsqu'ils nous eurent atteints, ils nous entourèrent de tous côtés en poussant des hurlements de joie de nous avoir retrouvés, et le grand-vizir se fit l'interprète de tous en prononçant une harangue de compliments pour notre salut.

Cette rencontre nous causa un grand désappointement, que nous prîmes soin de ne pas montrer, et nous allions reprendre avec mes sujets la route du palais, quand nous vîmes sortir de la vallée que nous traversions à ce moment une armée de fourmis, dont chacune était grosse comme un chien. Et, en un clin d'œil, une mêlée effroyable eut lieu, entre mes sujets et les fourmis monstrueuses, où les fourmis

prenaient les singes dans leurs serres et d'un coup les cassaient en deux, et où les singes se jetaient dix par dix sur une fourmi pour arriver à la tuer.

Quant à nous, nous voulûmes profiter du combat pour nous enfuir sur nos chiens, mais malheureusement je fus le seul à pouvoir m'échapper, car mes trois mamalik furent aperçus par les fourmis et saisis et cassés en deux dans les serres formidables. Et moi je me sauvai en déplorant la perte de mes derniers compagnons et j'arrivai à un fleuve que je traversai à la nage, en abandonnant ma monture, et j'arrivai sain et sauf sur l'autre rive où je commençai par faire sécher mes vêtements, et ensuite je m'enfonçai dans le sommeil jusqu'au matin, sûr que j'étais maintenant de n'être plus poursuivi, puisque j'avais mis le fleuve entre moi, les fourmis et les singes mes sujets.

Lorsque je me réveillai, je me mis à marcher pendant des jours et des jours, mangeant des plantes et des racines, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la montagne en question au pied de laquelle je vis effectivement une grande ville qui était la Ville des Juifs, exactement comme me l'avait indiqué l'inscription. Mais un détail dont ne parlait pas l'inscription, et que je remarquai plus tard, m'étonna beaucoup dans cette ville. Je constatai, en effet, qu'un fleuve que je traversai à pied sec ce jour-là pour arriver à la ville, était rempli d'eau tout le reste de la semaine, et j'appris ainsi que ce fleuve, abondant les autres jours, ne coulait plus le samedi, jour de fête chez les Juifs.

Or, moi j'entrai dans cette ville ce jour-là et je ne

vis personne dans les rues. Alors je me dirigeai vers la première maison que je rencontrai sur mon chemin, j'en ouvris la porte et y pénétrai. Je me trouvai alors dans une salle où étaient assis en cercle un grand nombre de personnages à l'aspect vénérable. Alors, encouragé par leur mine, je m'approchai d'eux respectueusement et je leur dis, après le salut : « Je suis Jânschah, fils du roi Tigmos, maître de Kaboul et chef des Bani-Schalân. Je vous prie, ô mes maîtres, de me dire à quelle distance je suis de mon pays, et quel chemin il me faut prendre pour y arriver. De plus, j'ai bien faim ! » Alors tous ceux qui étaient assis là me regardèrent sans me répondre, et celui qui paraissait être leur cheikh me dit, par signes seulement, sans prononcer une parole : « Mange et bois, mais ne parle pas ! » Et il me montra un plateau de mets étonnants que je n'avais jamais vus ailleurs, et dont la base, à en juger par l'odeur, était de l'huile. Alors moi je mangeai, je bus, et je gardai le silence.

Lorsque j'eus fini, le cheikh des Juifs s'approcha de moi et me demanda, par signes également : « Qui ? d'où ? où ? » Alors moi je lui demandai par signes si je pouvais répondre, et, sur son signe affirmatif suivi d'un autre qui voulait dire : « Ne prononce que trois mots ! » Je demandai : « Caravane Kaboul quand ? » Il me répondit : « Je ne sais pas ! » toujours sans prononcer une parole, et il me fit signe de sortir, puisque j'avais terminé mon repas.

Alors moi je le saluai, ainsi que tous ceux qui

étaient là, et sortis en m'étonnant à l'extrême de ces manières étranges. Arrivé dans la rue, je voulais tâcher de me renseigner, quand enfin j'entendis un crieur public qui disait à haute voix : « Que celui qui désire gagner mille pièces d'or et posséder une jeune esclave d'une beauté sans égale, me suive pour faire un travail d'une heure de temps ! » Moi, dénué de tout comme j'étais, je m'approchai du crieur et lui dis : « J'accepte le travail et en même temps les mille dinars et la jeune esclave ! » Alors il me prit la main et me conduisit dans une maison fort richement meublée où, sur un siège d'ébène, était assis un vieux juif devant lequel le crieur vint s'incliner en me présentant, et dit : « Voici enfin un jeune étranger, le seul qui ait répondu à mon appel depuis trois mois que je crie la chose ! »

A ces paroles, le vieux juif, maître de la maison, me fit m'asseoir à ses côtés, me montra beaucoup de bienveillance, me fit servir à manger et à boire sans parcimonie et, le repas terminé, me donna une bourse contenant mille pièces d'or pas fausses, en même temps qu'il ordonnait à ses esclaves de me revêtir d'une robe de soie et de me conduire auprès de la jeune esclave qu'il me donnait d'avance pour le travail projeté que je ne connaissais pas encore.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-SIXIÈME NUIT

Elle dit

... la jeune esclave qu'il me donnait pour le travail projeté que je ne connaissais par encore

Alors les esclaves, après m'avoir vêtu de la robe de soie en question, me conduisirent dans la chambre où m'attendait la jeune fille, qui devait être vierge d'après ce que m'affirmait le vieux juif. Et moi je trouvai, en effet, une jeune fille fort belle avec laquelle les esclaves me laissèrent seul pour passer la nuit. Et, de fait, je couchai avec elle, et la trouvai parfaite, en vérité.

Je passai avec elle trois jours et trois nuits à manger, à boire et à faire ce que j'avais à faire, et au matin du quatrième jour le vieillard me fit appeler et me dit : « Es-tu prêt maintenant à exécuter le travail pour lequel je t'ai payé et que, d'avance, tu as accepté ? » Je déclarai que j'étais prêt à m'acquitter de ce travail-là, sans savoir de quoi il s'agissait.

Alors le vieux juif ordonna à ses esclaves de préparer et d'amener deux mules, et les esclaves amenèrent deux mules harnachées. Il monta sur l'une et moi sur l'autre, et me dit de le suivre. Nous allâmes à une bonne allure et nous cheminâmes de la sorte jusqu'à l'heure de midi, où nous arrivâmes au pied d'une haute montagne à pic sur les flancs de

laquelle on ne voyait aucun sentier où pût s'aventurer un homme ou une monture quelconque. Nous mêmes alors pied à terre, et le vieux juif me tendit un couteau en me disant : « Enfonce-le dans le ventre de ta mule ! C'est le moment du travail ! » Moi, j'obéis et j'enfonçai le couteau dans le ventre de la mule qui ne tarda pas à succomber, puis, sur l'ordre du juif, j'écorchai la bête, et nettoyai la peau. Alors il me dit : « Il faut maintenant l'étendre par terre sur cette peau, pour que je te cose dedans comme dans un sac » Et moi j'obéis également et m'étendis sur la peau où le vieillard me conseilla soigneusement ; puis il me dit : « Écoute bien mes paroles ! Un grand oiseau va venir à l'instant fondre sur toi et t'enlever pour te porter dans son nid situé sur le sommet de cette montagne escarpée. Prends bien garde de bouger quand tu te sentiras dans les airs, car l'oiseau te lâcherait et, dans ta chute, tu te fracasserais sur le sol, mais, lorsqu'il t'aura déposé sur la montagne, fends la peau avec le couteau que je t'ai donné et sors du sac. L'oiseau sera effrayé et te lâchera. Alors, toi tu ramasseras les pierres précieuses dont est jonché le sommet de cette montagne, et tu me les jetteras ! Cela fait, tu redescendras me rejoindre »

Or, à peine le vieux juif avait-il fini de parler, que je me sentis enlever dans les airs et, au bout de quelques instants, déposer de nouveau sur le sol. Alors moi, avec mon couteau, je fendis le sac et en sortis ma tête. Cette vue effraya l'oiseau monstrueux qui s'enfuit à tire-d'aile. Je me mis alors à ramasser des rubis, des émeraudes et d'autres pierres pré-

cieuses qui couvraient le sol, et je les jetai au vieux juif. Mais lorsque je voulus descendre je constatai qu'il n'y avait pas un sentier où pouvoir poser le pied, et je vis le vieux juif qui enfourchait sa mule, une fois qu'il eut recueilli les pierres, et s'éloignait rapidement pour disparaître à ma vue.

Alors moi, à la limite du désespoir, je me mis à pleurer sur ma destinée, et me décidai à chercher de quel côté il valait mieux me diriger. Je finis par marcher droit devant moi, à l'aventure, et j'errai de la sorte durant deux mois jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'extrémité de la chaîne de montagnes, à l'entrée d'une vallée magnifique où les ruisseaux, les arbres et les fleurs glorifiaient le Créateur au milieu du gazouillis des oiseaux. Là je vis un immense palais qui s'élevait haut dans les airs et vers lequel je me dirigeai. J'arrivai à la porte, où je trouvai assis, sur le banc du vestibule, un vieillard dont le visage s'auréolait de lumière. Il tenait à la main un sceptre de rubis, et portait sur la tête une couronne de diamants. Moi, je le saluai, et il me rendit le salut avec bienveillance et me dit « Assieds-toi à côté de moi, mon fils ! » Et, lorsque je fus assis, il me demanda : « D'où viens-tu ainsi sur cette terre que jamais n'a foulé le pied d'un adamite ? Et où penses-tu aller ? » Moi, pour toute réponse, j'éclatai en sanglots, et je faillis m'étouffer de mes pleurs. Alors le vieillard me dit. « Cesse de pleurer ainsi, mon enfant : car tu m'endoloris le cœur. Prends courage, et commence par te fortifier en mangeant et en buvant. » Et il m'introduisit dans une grande salle où il m'apporta à manger et à boire. Et, lorsqu'il



me vit dans de meilleures dispositions, il me pria de lui raconter mon histoire ; et moi je satisfis à sa demande, et le priai à mon tour de me dire qu'il était et à qui appartenait ce palais. Il me répondit : « Apprends, mon fils, que ce palais a été autrefois bâti par notre maître Soleiman, dont je suis le lieutenant pour gouverner les oiseaux. Chaque année tous les oiseaux de la terre viennent me rendre hommage. Si donc tu désires retourner dans ton pays, je te recommanderai à eux la première fois qu'ils reviendront prendre mes ordres, et ils te transporteront dans ton pays. Mais, pour passer le temps jusqu'à leur arrivée, tu peux circuler partout dans cet immense palais, et tu peux entrer dans toutes les salles à l'exception d'une seule qui s'ouvre avec la clef d'or que tu vois au milieu de toutes les clefs que je te donne. » Et le vicieroi, lieutenant des oiseaux, me remit les clefs et me laissa libre de mes mouvements.

Je commençai par visiter d'abord les salles qui donnaient sur la grande cour du palais, puis je pénétrai dans les autres chambres qui étaient toutes aménagées pour servir de cages aux oiseaux, et j'arrivai de la sorte devant la porte qui s'ouvrait avec la clef d'or ..

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT  
LA TROIS CENT SOIXANTE-SEPTIÈME NUIT

Elle dit

. j'arrivai de la sorte devant la porte qui s'ouvrait avec la clef d'or, et je restai longtemps à la regarder, n'osant même pas la toucher de la main, à cause de la défense que m'avait faite le vieillard ; mais à la fin je ne pus résister à la curiosité dont mon âme était remplie, je mis la clef d'or dans la serrure, j'ouvris la porte, et je pénétrai, saisi de crainte, dans le lieu défendu.

Or, loin d'avoir sous les yeux un spectacle effrayant, je vis d'abord, au milieu d'un pavillon au sol incrusté de pierreries de toutes les couleurs, un bassin d'argent entouré d'oiseaux d'or qui laissaient l'eau couler de leurs bouches avec un bruit si merveilleux que je croyais entendre la voix de chacun d'eux résonner mélodieuse contre les parois d'argent. Tout autour de ce bassin, il y avait, divisés en variétés ravissantes, des parterres de fleurs aux suaves parfums, qui mariaient leurs couleurs à celles des fruits dont étaient chargés les arbres qui mettaient leur fraîcheur d'ombre sur l'eau. Le sable que je foulais était de poudre d'émeraude et de diamant, et s'étendait jusqu'aux degrés d'un trône qui s'élevait en face du bassin merveilleux. Ce trône était fait d'un seul rubis dont les facettes projetaient dans le

jardin le rouge de leurs rayons froids qui faisaient scintiller l'eau en pierreries.

Moi, je m'arrêtai en extase devant ces simples choses nées de l'union pure des éléments, puis j'allai m'asseoir sur le trône de rubis que surmontait un baldaquin de soie rouge, et là je fermai un instant les yeux pour laisser cette fraîche vision mieux pénétrer mon âme ravie.

Quand j'ouvris les yeux, je vis s'avancer vers le bassin, en secouant leurs plumes blanches, trois élégantes colombes qui venaient prendre leur bain. Elles sautèrent avec grâce sur le large rebord du bassin d'argent et, ô mes yeux émerveillés ! je les vis, après s'être embrassées et fait mille caresses charmantes, rejeter loin d'elles leur virginal manteau de plumes et en sortir, dans une nudité de jasmin, sous l'aspect de trois jeunes filles belles comme des lunes. Et aussitôt elles plongèrent dans le bassin pour se livrer entre elles à mille jeux et mille folies, des fois disparaissant et des fois reparaissant au milieu de grands remous brillants, pour disparaître encore en riant aux éclats, tandis que seules leurs chevelures émergeaient en un vol déployé de flamme sur l'eau.

A ce spectacle, ô mon frère Beloukia, moi je sentis ma raison nager dans mon cerveau et essayer de s'en échapper. Et, ne pouvant plus maîtriser mon émotion, je courus affolé au bassin et je criai : « O jeunes filles, ô lunes, ô souveraines ! »

Lorsque les jeunes filles m'eurent aperçu, elles poussèrent un cri d'effroi, et, sortant légères de l'eau, elles coururent à leurs manteaux de plumes